

La fin du monde selon Chaak

par JB Corteggiani



Illustration : Valérie Belmokhtar

**Feuilleton publié dans Bibliobs (Le Nouvel Observateur)
du 1er au 22 décembre 2012**

**bernardcorte26@gmail.com
06 78 02 11 61**

Extrait du dossier de presse

Du 1er au 21 décembre, retrouvez sur Bibliobs *La Fin du monde selon Chaak*, un roman feuilleton en 21 épisodes écrit par José Bernard Corteggiani.

Le 21 décembre 2012, vous le savez, c'est l'apocalypse, selon une certaine interprétation du calendrier maya. Ce que vous savez moins, sans doute, c'est que la civilisation maya classique n'a pas disparu : elle s'est exilée sur une autre planète. Le 1er décembre, l'émissaire des Mayas, Chaak Mol de Calakmul, arrive sur Terre. Sa mission : trouver dix Justes qui sauveraient la Terre de l'anéantissement – dix Justes auraient sauvé Sodome de la destruction... Son point de chute : Belleville, Babel de cultures.

Autant de communautés, autant de figures du Juste... De bénévole évangélique en brigadiste écolo, de militante révolutionnaire en syndicaliste chinois, de petite grande âme en salaud paradoxal, de marabout en bout de ficelle, Chaak écumera le quartier et comme le Babouc de Voltaire, il s'écriera plus d'une fois : « *Inexplicables humains, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes ?* »

Portrait du quartier de Belleville et tentative de portrait moral de notre époque, *La Fin du monde selon Chaak* est aussi, surtout, un terrain de jeu pour l'expérimentation du langage. Chaak, en arrivant, ne parle pas un mot de français. Heureusement, il a son logiciel de composition de textes, Pangloss OS 17.8. Malheureusement, il y entrera, le maladroit, des textes un tantinet disparates : San Antonio, Madame de Sévigné, Manchette, un manuel de Français langue étrangère, Voltaire, un lexique d'argot des cités, Racine ... une joyeuse apocalypse de langage.

Bibilobs est le site d'actualité littéraire du Nouvel Observateur

<http://bibliobs.nouvelobs.com/>

Ancien critique de cinéma, notamment pour *Libération* et *les Inrockuptibles*, ancien réalisateur de films, José Bernard Corteggiani produit des documentaires pour France-Culture et prépare le lancement à Madrid de Radio Sures.

Avertissement

13.0.10.2.12
21 décembre 2022

Aimables et naïfs terriens,

Les lettres que vous allez avoir le plaisir de lire jusqu'au 21 décembre 2012 sont l'œuvre d'un guerrier maya, Chaak Mol de Calakmul. Nous les avons retrouvées dans un recoin de cloud à l'occasion d'un toilettage de notre parc informatique.

Ce guerrier, Chaak, nous l'avons choisi au terme d'une exigeante sélection parmi d'autres valeureux mayas. Nous l'avons envoyé sur votre planète pour y chercher dix Justes susceptibles de sauver l'humanité, comme l'avait tenté votre Dieu avant de foudroyer Sodome.

Chaak, en guerrier consciencieux autant que brave, avait tenu à nous écrire ses rapports dans votre langue, qui lui était inconnue. Nous avons mis à sa disposition le compositeur de textes Pangloss OS 17.8, qu'il avait alimenté de textes de vos bons auteurs.

Nous déclinons par avance toute responsabilité pour ses possibles impertinences, et vous souhaitons la meilleure des transitions possibles vers le sixième cycle du soleil.

Ministère de l'information et des fictions
Département de la persuasion
auprès des populations extérieures
Magazine trimédia des liaisons synergiques
Le Triumvirat éditorial

Lettre 1. Chaak aux seigneurs divins du Royaume de Calakmul

12.19.19.17.0
1er décembre 2012

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : Dard Frédéric. *Œuvres complètes*.

Mme de Sévigné. Lettres à Mme de Grignan.

Seigneurs divins du royaume du serpent, souffrez que moi, Chaak Mol de Calakmul, Celui des Dix-Huit Captifs, émissaire de la nation maya en exil, je m'adresse à vous dans le patois de mes nouvelles pénates. Deux *tuns*, sept *uinals* et dix-huit *kins* sont écoulés depuis que j'ai quitté CoRoT 7D pour la planète Terre. J'ai donc eu tout loisir de considérer l'importance, pour le florès de mon affaire, de blatérer le baragouin des gonzes d'icigo. Quoi ! Je prétendrais à peser les âmes, je me mêlerais de séparer le nanan du salingue, le blanc-bleu du trou de balle, le velours de l'engelure, et je n'entraverais pas la parlure de mes paroissiens ! Fi donc.

C'est sans embrouille que mon céleste esquif Vucub Caquix s'est posé recta pile sur le nombril de Paris, la place Marcel-Achard du canton de Belleville. Il était trois heures avant laudes. J'ouvris la lourde du Vucub, commandis l'abaissement de la passerelle et m'extirpis direction terre ferme. Point si ferme, puisqu'aussiti je me pris à tango, je faiblus, je tournoyis des manivelles et manqua de me prendre un billet de parterre.

Je posai vite mon prose sur le pavé ; le tangage mollit ; et j'eus tout le loisir de contempler cette Terre où jamais encore la main de l'homme maya n'avait mis le pied. J'étais entouré de pyramides si hautes que je n'en pouvais apercevoir que la base. A de certains degrés l'on voyait flicoter des loupottes, mais le moyen de dire si elles éclairaient des habitations humaines ou des autels d'ancêtres ? Au pied de l'une de ces pyramides, une enseigne renseignait : « *Mua Bán Su'a Céc Loi Nu' Trang Dá Qui* ». Je tins pour quelque épigramme hardie et jugeai sage de réprimer le zèle de la démêler.

Cependant, mon mal de terre s'était dissipé tout à fait. Je me relevai gentement et dressai mes pas vers un arbre que je trouvai en étrange appareil, protégé jusqu'à

mi-tronc par des sortes de grilles semblables à des gaules de schtard ; à en juger par cette précaution, j'inclinai pour quelque essence sacrée semblable à notre kapokier. Quoi ! Se pouvait-il que ces Terriens que l'on m'avait représentés comme des endauffeurs de prophètes godassent pour les choses de la religion ?

Cet arbre était éclairé par une manière de cyclope monté sur pied. Représentez-vous un mât d'une hauteur d'environ une toise et demie, enluné en son chef d'une boule de feu blanc. Feignez à présent une forêt formée par des files de ces arbres et de ces cyclopes, et vous aurez quelque idée de l'aspect qui s'offrait à moi sur cette place Marcel-Achard, aussi loin que mes louchants remouchassent.

Sans doute cette ville Lumière était-elle d'une fort belle majesté par sa régularité et ses perspectives. Selon mon gnasse nonobstant, l'endroit manquait de l'agrément que procurent une végétation profuse et le babil charmant du peuple de la forêt. La place Marcel-Achard, déserte, évoquait d'un furieux semblant notre terrain de *pok-ta-pok* à l'heure où le serpent Waxak Lajuun Ubaah Kaah ouvre ses trente-six rangées de ratices sur la frime solaire de K'inich Ajaw.

Pas l'eclipse d'un pékin dans ce pétaouchnok.

Rien ne se pouvait ouïr que la gratouille, sur le pavé, des dernières feuilles d'automne.

Il me ressouvint de mes après-midis de morbaque sous les sapotilliers, où, en compagnie de mon frère Kaach, tout en dépiautant des tatous pour nous fabriquer des boucliers de leurs carapaces, nous esgourdions le doux zinzin de la forêt tropicale. Ô vert paradis ! Tout jasait et tout se cachait, la trompette du quetzal criblait les gueuleries des singes, le renâcle du cerf se touillait au feulement du jaguar, le *tlacuache* clatisseur s'entiflait à la coucassante *chachalaca* ...

J'en étais là de mes enfantillages quand je vis radiner trois frangines de mon populo. Mais je vous conterai la suite dans le prochain ordinaire. Recevez, messeigneurs serpents, mes très humbles recommandations.

Lettre 2. Chaak aux seigneurs divins du Royaume de Calakmul

12.19.19.17.1
2 décembre 2012

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : Dard Frédéric. *Œuvres complètes*.

Mme de Sévigné. Lettres à Mme de Grignan.

Divins seigneurs,

Je vous avais laissés au récit de l'arrivée des trois gonzières sur la place Marcel-Achard. Elles avaient ce je ne sais quoi de gêné, de gentil et d'entrelacé par quoi l'on reconnaît aisément les demoiselles du canton de Calakmul quand elles emballent de conserve. Ce n'est que lorsqu'elles parvinrent à ma hauteur que je percutis ma double méprise. Ces dames n'étaient nibe des mayas ; leur physionomie, quoiqu'elle fût quasi kif, faisait se ramentevoir plutôt celle de ces Chinoises dont monsieur Polo nous a rapporté dans ses ouvrages de charmants portraits.

Item, elles n'étaient point demoiselles. Sous l'œil de Boule-de-Feu-Perché, je vis sur leur frime que leur neige virait gadouille. Elles allaient nippées à la mode modeste, en pourpoint gorgeronné, haut-de-chausses collants et bottes à cresperons qui leur montaient jusques à mi-gigot. La conversation ne leur semblait point déplaire, si j'en pouvais juger à l'entrelacs de leurs trilles et de leurs roulades gloussées. Mais qu'elles jasassent en langue d'oc ou en chinetoque, je ne les entendais pas plus qu'un bonisseur de cakchiquel n'entend un locuteur de kanjobal-jacaltèque. Cela s'oyait grossibus çacom :

« Cochonloucheur tronchencoin, hihhi.

– Albatar de l'espace, yinyinyin. »

Comme j'en avais reçu l'instruction, je vrillai de mon index droit la paume de ma main gauche à l'intersection de mes lignes Copainalá et Pichucalco, activant ainsi certaine puce implantée dont on m'avait entretenu sans que je compris toute l'affaire.

« Vous avez requis l'industrie de votre valet particulier de traduction, entendis-je dans un coin de ma pensée. Ne vaquez pas, nous nous allons mettre en entretien. »

Tout à l'heure, tout s'éclaira. Les trois exquis s'enquéraient de ma santé avec la courtoisie qui se devait user à la cour manchoue des Qing.

« Ça va ?

– Ça va bien ?

– Chéri ! »

Je leur pipai que je les chérissais moi saucisse, que j'étais leur obligé, que je leur baisais les mains, que j'étais rendu d'un long voyage interplanétaire, que j'avais la loque esquintée et les arpions en sirop de panade, que j'avais passé deux *tuns*, sept *uinals* et dix-huit *kins* à chiader mes coulures dans un boyau de sanibroyeur et à me purifier la couenne avec de la purée de savon, et qu'une bonne toilette avec de l'eau qui ne rebondît pas jusqu'au plafond était tout ce à quoi j'aspirais.

Dans un naïf ensemble où le naturel de leur sexe le disputait à la courtoisie de leur nation, les délicieuses me montrèrent du doigt, en contrebas de la place, sur le boulmuche, une canfouine grisouilleuse en chapeau d'enclume que je pris d'abord pour un oratoire. Je les priai de m'y conduire. Lorsque nous fûmes devant le schmurtz, je m'avisai qu'il ne s'agissait point d'un oratoire mais d'un espace d'aisance polyvalent – une sanisette Decaux. Les succulentes s'enquirent alors d'avec laquelle je désirais de monter, ce qui ne laissa point de me paraître singulier puisque, selon toute apparence, on pouvait accéder de plain-pied à cet établissement. Mais comme je ne voulais point offenser leur bienséant, j'écartai les ballants en signe d'impuissance à me décider entre des compagnies si pareillement aimables.

L'une d'elles alors extirpa de son entrenibe un foulard noir avec lequel elle me banda les yeux, comme au colin-maillard, devant que de me faire tourner sur moi-même. Je trouvai le divertissement fort honnête et m'y prêtai de bonne grâce. Les allonges déployées je m'élançai – rigolbochant comme un bossu, par hoquets, glissant le pied, jetant la main, crochant des haleines et des froufrous.

Quand tout soudain, je fus pris de vapeurs et chus dans les choux.

Des toucheuses me tâtaient, tentaient de me relever, des voix s'inquiétaient.

« Ça va ?

– Chéri ?

– Féroce Héros dont le Sabre est de Jade ? »

Je coulai comme une flaque et les voix coulèrent dedans.

Quand je repris mes esprits, je gisais sur le dos. Je retirai mon bandeau : point d'exquise ; point de succulente ; point de délicieuse. J'étais pic, repic et capot.

Je tournai mon regard vers la place où j'avais atterri, et ne pus accorder crédit à ce que je ne vis pas.

Vucub Caquix coquin de sort. Mon céleste esquif Vucub Caquix.

Plus là.

Je plissai les yeux à la semblance du chasseur junior à l'affût du jaguarondi tapi.

Nibe. Nada. Macache Caquix.

Je me reconnus dans un tourment bien piteux. Comment sans Vucub renquillerais-je sur ma planète CoRoT 7D ? N'étais-je point la cause de cette malencontre ? En négligeant d'ôter le train d'atterrissage, n'avais-je point permis aux chouraveurs de Caquix de tirer la saucière comme on eût fait d'un chien au bout d'une laisse ? Et ces dames mandchoues, se pouvait-il qu'elles eussent été de l'intelligence des chouraveurs et qu'elles m'eussent distrait tout exprès ? M'avait-on bien monté la bourle ? N'étais-je pas un sot à vingt-quatre carats ? Je repensai amèrement à la manière dont mes ancêtres Hun Hun Ahpu et Vucub Hun Ahpu avaient été bernés par les dables du Royaume des Morts, et conjecturai s'il était possible que l'ancienne malédiction étendît sur moi son funeste empire.

Recevez, doux et terribles seigneurs divins, le salut d'un misérable qui entendrait bien qu'on lui chantât sa gamme.

Lettre 3. Chaak à son frère Kaach

3 décembre 2012
12.19.19.17.2

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : J-P Manchette, *L'Affaire N'Gustro*.

Mme de Sévigné. Lettres à Mme de Grignan.

Dard Frédéric (résiduel)

Mon vieux Kaach, frérot,

Toi qui m'as toujours compris, j'espère que tu vas continuer de filer le même gentil coton. Les Vieux de Calakmul m'ont passé un savon. Je me suis fait faucher mon céleste esquif à peine débarqué sur Terre. Ça, c'est une raison. L'autre, c'est que Dard Frédéric a fait disjoncter leur traducteur Bégueule 5.0.3, qui s'est répandu en barbarismes et sauvageries. Moi, j'aime pas les problèmes. J'ai retiré le Dard du virelangue de Pangloss, le compositeur de textes, et j'ai entré à la place J.-P. Manchette. *L'Affaire N'Gustro*. Un gus du Secours évangélique dont je t'entretiendrai plus tard m'a passé ce bouquin. Sur la couverture du Folio Gallimard, on voit le visage d'une jeune femme en très gros plan, absolument l'air salope, avec des mèches comme des lanières qui lui tignent le visage et des mouillures au coin de la bouche et en haut d'un œil tout ce qu'il y a de noir. Je crois que les Terriennes vont me plaire.

J'ai gardé la Sévigné. Je suis pas jeuniste. J'aime les vioques quand elles ont de la classe. Je l'ai mise à 30%. Faut pas exagérer non plus.

Revenons sur Terre, place Marcel-Achard. Regarde-moi sans loucher pour une fois: seul au monde, grelottant, sans mes plumes de psittaciformes, ni mes bracelets de chrysoprase, ni ma peau de jaguar. En polaire Kevlar et pantatube Tchibis. A loilpuche quasimodo.

Tout à trac trois trapus me tombent sur le paal'to. Ayant par un effet de ma ruse réfréné les ardeurs de mon bras, je calculai ces faquins. C'étaient des bleus de deuxième classe ; leurs visages n'arboraient point de ces preuses couleurs qui donnent à nos guerriers redoutable allure. Point d'os à leur nez, ni d'obsidienne à

leur lance. Un pourpoint de vilaine toile, une rhingrave flanquée de larges poches, de grossiers souliers sans rubans composaient tout leur accoutrement. Tout en haut, un bada plat leur faisait le front bas. Sur le devant, on pouvait lire un mot : POLICE.

L'un d'eux m'intima comme si nous eussions gardé les cochons ensemble. Il avait le lard important, le museau large, et ne se semblait guère tendre de tranche. Je pressai la puce du traducteur sous la paume de ma main gauche.

« *Tes papiers !* »

J'entrepris de décliner la liste de mes quartiers et de mes dix-huit captifs, en commençant par l'honorable Siyah Chan K'awil II et cette crevure de Kaloomte Bahlam IV.

Lardu m'enjoignit de la boucler. Il ne semblait pas content.

Je lui tournai que je m'étais fait voler mon véhicule, suite à une possible manœuvre de distraction menée par trois présumées roulottières manchoues, qui étaient les premiers êtres humains que j'eusse rencontrés depuis mon atterrissage, et que mes papiers s'y trouvaient, dans le véhicule.

Lardu plissa songeusement son œil gris bleu bauge.

Il s'absenta un bref instant et revint muni d'un éthylomètre Dräger 7110 FP, dont il me tendit l'embout. Je déclinai son invitation, arguant que l'arrêt de la chique m'avait assez coûté d'efforts.

Il insista. Je soufflai.

Je tendis, Lardu lut.

Il semblait déçu.

Il bicha mon pantatube Tchibis. Il en tâta les sangles, tira sur les Sandows. Je voulus lui faire la démonstration de l'ingéniosité de cette machine qui m'avait permis de faire travailler mes muscles pendant le vol interplanétaire. Je me penchai trop vivement et repris un coup de roulis.

Lardu sourit enfin : « *Allez hop, on embarque !* »

J'eus beau lui représenter que je souffrais d'une intolérance orthostatique qui se devait aux deux piges sept moisés et dix-huit luisants que j'avais passés en apesanteur ; qu'il n'était point douteux que le système vestibulaire de mon oreille interne ne se rétablît dans les meilleurs délais ; qu'il pouvait à tout le moins me

savoir gré de n'avoir point vomi sur ses Rangers ; ses hommes m'embarquèrent, sitôt débarqué.

Souffre que je te la baille courte en montant plein pot la mère Sévigné ; il me faut conclure vite. On me voiture chez le lieutenant de police, où l'on m'extrait une ridicule quantité de sang. On me lit mes droits. On me retire mes effets, savoir une poignée de fèves de cacao, mon couteau d'obsidienne, mon peigne d'aiguillons de raie pastenague. On me dévêt, on me penche, on me plie, on me fait tousser. On m'informe que je vais bénéficier d'une garde à vue de confort. On me tend une couverture tachée et la moitié d'une fiole molle pour le pipi. On m'embastille enfin dans un cachot de trois mètres sur quatre où, à la lueur d'un bâton de feu blanc, je découvre quatre compagnons d'infortune.

« *Z'y va Tupac Shakur !* » s'esclaffa l'un d'eux sous sa casquette.

Tupac Shakur, comme il m'en instruisit plus tard, était le vocaliste d'une musique de bouche pétadarante qu'on appelle rap.

« *Il est trop chanmé ton bishop, il claque trop, la vie de ma mère !* »

Un *bishop* est un bas-de-chausses porté à la manière dont en usa Tupac Shakur, en-dessous du niveau des bienséances. Mon nouvel ami, Joey, désignait en riant mon pantalon Tchibis, qu'en effet je portais à leur mode. N'était-il pas plaisant que sans l'avoir concerté j'allasse vêtu comme l'un d'eux ? Cette coïncidence ouvrit nos cœurs et délia nos langues. Sambad ne tarda pas à se joindre à notre compagnie.

Je leur dis que je n'étais point noich ni feuj ni poundé des Indes, que je me nommais Chaak Mol de Calakmul, que j'étais le fils de Kazakir le scribe, que j'avais été mandé en mission sur leur planète pour y chercher dix Justes, lesquels, si je les trouvais, sauveraient l'humanité. Ils voulurent tout savoir, quel était mon vrai nom, qui m'avait percé la langue et biseauté le front, si je débutais au comico, si je kiffais le slam, si je goûtais la beuh, si je taggais mon blaze avec des beubz. Je répondis du mieux que je pus et ne manquai pas de leur montrer, par mille caresses et cajoleries, en quelle estime je tenais leur conversation. Il me parut naturel, pour sceller notre amitié, de leur proposer de nous retrouver dans un temple, sitôt sortis, où nous aurions à bien de nous trouer le sexe, d'y passer des fils et de nous enfiler ensemble, afin que nos sangs compissés complussent aux démons de Xibalba. J'ignore si cette marque de civilité ne leur parut point trop hâtive ; ils se turent et, en manière de gratitude à ce que je pense, ils se hâtèrent de me laisser

toute la place sur l'unique banc du cachot. Je les en remerciai d'un signe de tête, m'allongeai, bâillai, et m'endormis presque aussitôt.

Chapitre 4 : Chaak à son frère Kaach

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources :

Manchette J.-P. *L’Affaire N’Gustro*.

Sambad et Joey (Lexik des təcis)

Mme de Sévigné (résiduelle)

Chaak, ma came,

J’ai quitté le comico vers onze heures du matin. Avec Joey et Sambad, les rappers qui kiffaient mon chrysoprase, on s’est promis de se capter plus tard. Les chtars ont gardé mon pantalon Tchibis au motif que sa structure en boudins la rendait susceptible d’être utilisée pour y loger des explosifs attentatoires à l’ordre public. Ils m’ont donné à la place un bénouze qui m’affichait bad, un truc de gueuch. Mais ils m’ont rendu mes effets, mon couteau d’obsidienne, mon peigne d’aiguillons de raie pastenague, et mes fèves de cacao.

J’ai descendu la rue Ramponneau, tourné sur le boulevard de Belleville, et je me suis engagé dans la rue des Roseaux-du-Temple. Mes sauces rappers m’avaient dit que possible j’y trouverais des bazars où je pourrais refourbir mes attributs : mes plumes de quetzal, mes bracelets à cinq rangs, mon pectoral dignitaire, mes bougies en cire d’abeilles sans dard, et surtout ma peau de jaguar, celle qui fait de moi le grand boug, l’unique, le Nukuch Uinik.

Mais dans cette rue, mon frère, quelle daawa ! Un karlouch qui vient après moi, et qui me double, me fait faire un demi-tour, et un noichi, qui me croise de l’autre côté, me remet taf-taf où le premier m’avait pris ; et je n’avais pas fait cent pas, que la vérité j’étais plus morflé que si j’en avais parcouru mille.

C’était gris partout, comme si le déluge avait envoyé de la purée de poix, et que ça s’était consolidé juste après, par plaques. Des arbres, il en restait juste quelques-uns des pas crevés, et si rares bien que tout pâles et tout pleurards, qu’on les avait protégés d’un pourtour en fer.

Les maisons avaient une tronche d'os bien détronché de toute sa chair. Je gageai qu'ils faisaient comme nous, les Terriens, qu'ils empilaient leurs darons sous leur demeure. Ça devait en faire un paquet triple épaisseur parce qu'elles étaient du genre alpines, leurs piaules. A conquérir. Très hautes.

Je saignai mes pompes jusqu'à l'angle de la rue Mauresque et de la rue du Tourbillon, m'obstinant à marcher sur ce qu'ici on appelle *trottoir* parce que c'est fait pour trotter. Toutes sortes de teuf-teuf et d'estafettes me frôlaient, me doubaient, m'éclaboussaient, me crottaient. Il n'y a point de gens au monde qui ne tirent mieux parti de leurs machines que les Parisiens.

J'arrivai sur la place Sainte-Sophie. Quelques gueuchs ornaient les bancs et s'interpellaient en langues. Je les ignorai et allai m'asseoir à la terrasse du café l'Ondine, où je commandai un xocolatl en hommage à nos dieux. Il était infâme. Je m'insurgeai contre ce sacrilège en recrachant le breuvage sur la blouse de la cafetière. Starforlah ! La cafetière appelle le cafetier qui me veut faire la hagra. Je veux rincer, quand même, j'ai de la maille, je suis pas un crevard. Je tends deux fèves de cacao. Le cafetier les jette par terre, m'agonit ma race et part en pétard.

« *Malheur à vous, qui êtes repus maintenant !* lui criai-je. *Car vous aurez faim. Malheur, vous qui riez maintenant ! Car vous connaîtrez le deuil et les larmes.* » Je te raconterai dans ma prochaine lettre pourquoi je me suis tout soudainement mis à parler comme un bolosse.

Lettre 5 : Chaak à son frère Kaach

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : le Nouveau Testament (le livre sacré d'une de leurs sectes)
Manchette J.-P. *L'Affaire N'Gustro*.
Mme de Sévigné (résiduelle)

Cher Kaach, où que tu sois,

Je suis, moi, sur la place Sainte Sophie, où je t'avais laissé à la fin de mon précédent courrier. Cette place est l'une des plus charmantes qui se puisse voir dans le canton de Belleville. Fraîche, ombragée, elle offre de piquants contrastes, propres à ravir les imaginations les plus blasées. Sur un côté, l'Ondine, ce café où l'on profane le dieu Xocolatl ; sur un autre, le Gave-Riches, un bistrot gastronomique du meilleur aloyau ; sur un troisième, le Secours évangélique, une institution charitable qui propose des forfaits prédication-soupe populaire.

Ayant avisé un banc, je m'y courus accomoder.

« *Place moi !* » gronda l'un des braves à côté de qui je posai mon boule.

« *Place Sainte-Sophie* », corrigeai-je amènement.

« *Qui toi ?* » s'insurgea mon frère en Jésus-Christ. C'était un gaillard blond, les yeux bleu fou, le nez démâté, l'étrave de travers. Même de face, il semblait de drakkar.

« *Chaak* », confessé-je enfin.

« *Tak, Chaak, tak !!!* » brama le Viking.

Tak, en polonais, signifie *oui*.

Et en effet, ce Viking était un Polak. Tak-Tak me fit la grâce de me présenter ses compagnons.

« *Lui Toc-Toc parce que maboul un peu.* »

« *Mamachimou toujours beurré du bénard.* »

« *116 jamais de chance avec le 115.* » (Un jour je t'expliquerai.)

Voyant que leur dominant me tenait en estime, Toc-Toc, 116 et Mamachimou s'approchèrent. Ils s'enhardirent à lisser du doigt la déformation tabulaire oblique de mon crâne dolichocéphale.

« *Nous faire comme ça avec nobles nouveaux-nés, renseignai-je. Sandwich de planchettes entre régions frontale et occipitale. Méthode douce. Pas bobo.* »

« *Tout-Schuss* », proposa 116 en laissant glisser sa main sur mon front.

« *Tak*, murmura Mamachimou. *Piste-Noire.* »

« *Nié, nié*, infirma Toc-Toc. *Sans-Nouvelles-Du-Front !* »

Ces brachycéphales de base commençaient à me prendre la tête. C'est alors que Pierre Bauduzet surgit, les mains en mitraillette et gueulant : « *Les mains en l'air les Polaks ! Lâchez le prisonnier, sinon je vous envoie la Blietzkrieg !* »

La plaisanterie sembla du goût des Polaks, qui simulèrent aussi la mitraillette, qu'ils authentifièrent de quelques ratatapoum.

Ce Pierre Bauduzet est le grand prêtre du Secours évangélique. Il a de gros sourcils prognates, en casquette noire par-dessus la brousse des cheveux blancs. Il porte un pantalon velours à cotelé costaud, une chemise genre bure dont les pans se détroussent en bas du pull en alpaca, des godasses Vieux Campeur qui ont dû faire trois fois le chemin de Compostelle, et des lunettes à monture obscure et verres de loupe. Quand il te regarde, non seulement tu sens qu'il t'aime, mais tu te demandes comment la lumière de cet amour peut t'arriver à travers de si gros culs de bouteille. Les voies du Seigneur sont impénétrables.

Pierre m'entraîna dans la maison du Secours évangélique et me poussa dans une chaise thermoformée de couleur orange : « *Attends-moi là. Je vais te chercher des vêtements de beau gosse.* » Il y avait sur une table des cartons avec des congelés Leader Price. Il y avait derrière un comptoir un bénévole veule qui distribuait des enveloppes de courrier. Il y avait des Terriens qui entraient, sortaient, s'asseyaient, poireautaient, repartaient. Ils portaient des parkas, des impers, des pulls, des bottes, des beurk. Tout cela était si lent, si lourd, si triste, que je décidai que si ce monde était une recette de cuisine, ce serait une quiche automnale aux légumes anciens.

Pierre déboula. Il dit à un bénévole : « *Si tu fumes pas tu tousses, si tu tousses pas t'es dans le passage.* » Et le bénévole sourit. Il dit à un Africain en lui montrant un papier : « *Ça, c'est ta convocation pour Roissy. Les charters, tu connais ?* » Et l'Africain sourit, car il connaissait les charters. Pierre semait la gaieté où qu'il passât. Il semait une petite graine de sénevé, qui est la plus petite de toutes les

semences mais qui, lorsqu'elle a poussé, devient un grand arbre où les oiseaux du ciel viennent nicher.

Il m'entraîna dans son bureau, me jeta un anorak bleu ciel, une chaapka d'aviateur à oreillettes rabattables, et me dit « *écoute : ici, on ne file pas la soupe et puis basta. Jésus, tu connais ?* »

Et voici : il me raconta l'histoire d'un messie qui avait semé une petite graine de sénevé dans le cœur des Terriens il y a près de cinq *baktuns*. J'en trouvai le récit fort touchant, rempli d'anecdotes piquantes et de détails charmants. Le plaisant conte cependant qu'un dieu qui eût versé son sang pour les hommes, quand c'est aux hommes qu'il appartient de verser leur sang pour les dieux ! Mais je ne voulus point troubler le sermon de ce moufti babtou, et continuai de le mater sans moufter : il semblait dévoué sans calcul à la cause des malheureux. Que si on lui eût appris qu'il mourrait le lendemain d'une fluxion de poitrine ou d'un transport au cerveau, il serait cependant venu traîner sa viande affairée entre ses murs jaunis et sa moquette cradingue.

Devant que de le choisir comme mon premier Juste, je rêvai à haute voix : pourquoi ce monsieur Jésus s'obstinait-il à vouloir rétribuer l'action des Justes ? Celle-ci ne devait-elle pas être absolument désintéressée ?

Le mufti prononça sans se troubler : « *N'est-il pas dit : " Tu rendras à chacun selon ses œuvres ? "* »

Alors en vérité je tombai à ses pieds, quoique je me sentisse indigne de me courber pour délier la courroie de ses chaussures. (Et, baisant malgré moi une croûte de cuir et synthétique en place d'orteils, je compris en éclair pourquoi les Terriens ne comptaient pas en base vingt comme nous autres, mais en base dix : ils n'utilisent que les doigts de leurs mains.)

Lettre 6 : Chaak à son frère Kaach

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources :

Manchette J.-P. *L’Affaire N’Gustro*

Le Nouveau Testament

Mme de Sévigné (résiduelle)

Kaach, cher macaque,

Je t'écris de chez Pierre Bauduzet, le grand prêtre du Secours évangélique. Il m'a recueilli. Car j'avais faim, et il m'a donné à manger ; j'avais soif, et il m'a donné à boire ; j'étais un étranger, et il m'a accueilli ; j'étais nu, et il m'a habillé. Et il m'a offert un opuscule à l'italienne de 1256 pages en papier bible, sur la couverture duquel on voit des visages, des dorures, des drapés, et surtout, partout, des mains pâles entre les visages.

Chez lui, c'est comme dans un caleçon à rayures. *Caleçon* est le nom de leur pagne. Et pour les rayures, ce sont celles du papier peint. Le *papier peint* est un codex profane sur lequel figurent des pommes de pins, des fleurs de lys, ou des rayures comme je viens de le dire.

Chez lui donc, c'est vieux, biscornu, avec des boyaux qui tire-bouchonnent, des conduites qui gargouillent, un compteur tire-jus qui ronchonne. La lumière est rouge et chaude à cause des abat-jours en tricoté de mérinos qui tamisent les aam'pools basse consommation. Je me suis tout de suite senti bien, comme la farce dans le *haggish*, comme Jonas dans le ventre du grand poisson.

Le Vieux est allé préparer un thé. J'en ai profité pour faire un tour dans la salle de bains. Il y avait au mur un grand bouclier carré. Je me suis hissé sur la pointe des pieds et j'ai vu mon image sur la peau de l'eau ! C'est un prodige qui passe toute explication. Toujours est-il que je me trouvais fort bonne mine - l'œil en dragée, le nez conquérant, la bouche vermeille, un teint de péché. Je souris au beau gosse, tirai la langue assez pour apercevoir l'éclat vert de mon piercing de jade. J'attrapai sur une étagère Rondelle-de-Calmar pour rattacher mes longs cheveux, noirs comme le jais et souples comme le jaguar. Enfin, je levai l'index de ma main droite

et le fixai en l'approchant lentement de mon nez pour entretenir mon aristocratique strabisme.

Le Vieux m'appela pour le Tuocho. C'était amer, avec un arrière-goût de bouillie de xiquiripat. Puis nous dînâmes, de croquettes surgelées et de maïs en boîte. J'aurais mieux aimé qu'on me suspendît une meule d'âne autour du cou et qu'on me précipitât dans les profondeurs de la mer. J'avalai à reculons, par la trachée arrière. Que Cabracan me les croque ! Se pouvait-il que les Terriens mangeassent notre chair la plus fine ? N'est-il pas écrit que les hommes de maïs furent créés par la volonté de Gucumatz et Cœur-du-Ciel pour qu'ils surpassassent leurs brouillons, les hommes d'argile et les hommes de bois ? Quel est ce Géant Vert qui enferme dans des boîtes notre dieu du maïs Yum Caax ?

Mais je m'emporte. Et la colère est mauvaise au guerrier en mission autant qu'à l'homme qui a sommeil. Je te raconterai demain pourquoi, en dépit qu'il mange la chair de Yum Caax, Pierre Bauduzet est mon premier Juste.

Lettre 7. Chaak à son frère Kaach

le 8 décembre 2012
12.19.19.17.7

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : *Les Mille et une nuits* (traduction d'Antoine Galland, 1704)

Ma parole ! manuel de Français langue étrangère

Mme de Sévigné, Manchette J.-P. (cicatriciels)

Contenu socio-culturel : rencontres internationales

Objectif communicatif : se présenter ; s'informer sur l'identité de l'autre

Objectif linguistique : les verbes *s'appeler* et *être*

Kaach, mon aimable besson,

J'ai été un jour sans te donner de mes nouvelles. Des esprits trompeurs t'auront voulu faire accroire que j'ai chômé le septième jour après tout l'ouvrage que j'ai fait ; j'espère que tu ne leur a accordé aucuns crédits. Au vrai, la machine communicationnelle dont m'ont pourvu nos Divins Seigneurs, laquelle, par le moyen d'un décryptage des énoncés performatifs et d'un séquençage des schèmes langagiers, m'a permis d'élaborer des stratégies de production et de transcription verbales, cette machine, Pangloss OS 17.8, se barre en sucette. Elle m'a récemment plongé dans l'embarras le plus extrême en un certain nombre de situations actionnelles. « *Ce monument, quand le visite-t-on ?* » ; « *Cléo, serez-vous là de 5 à 7 ?* » ; « *Mademoiselle, votre combinaison dépasse.* » Me croiras-tu si je te dis que les Terriens n'entendent pas plus ces énoncés que je ne les entends moi-même ?

J'accourus donc hier auprès d'un maître qui me pût apprendre comme l'on parle aujourd'hui. Oh le joli maître ! Représente-toi une dame fort bien faite, proprement habillée, aux cheveux plus brillants et plus jaunes que les rayons de notre dieu Soleil lui-même, et tu n'auras qu'une faible idée de sa beauté, dont la vue me fit sentir des mouvements que je n'avais point encore éprouvés. Elle nous apprit

qu'elle s'appelait Solange Frappier ; à part moi, je lui donnai un nom qui rendît une justice plus complète à son charme et à ses grâces ; je la nommai Zobéide.

Tu jugeras cependant de mon dépit quand je t'aurai appris que Zobéide ne fut pas d'emblée tout à moi. Il y avait en particulier dans l'assemblée un Egyptien qui me fit l'effet d'un fieffé fat et d'une double andouille. Je lui dois cependant la lecture d'un livre charmant, *les Mille et une nuits*, que j'ai aussitôt entré dans le répertoire syntaxico-lexical de Pangloss OS 17.8 (qui n'est point si défaillant qu'il ne m'aide à composer cette lettre). Voici l'histoire : comme Zobéide nous tournait le dos, je vois l'Egyptien glisser un livre dans le sac de ma dame ; j'attends que la classe se termine, je sais qu'il ne manquera de l'entreprendre de mille questions oiseuses ; le voici bien occupé ; je plonge la main dans le sac ; j'en retire un exemplaire des *Mille et une nuits* dont la couverture niaise figure un loukoum amoureux d'une princesse ; je saisis un manuel sur une étagère de la salle apprenancielle, y trace une tendresse adresse (« *Pour la fée de blondeur qui a ravi mon cœur* »), et le contre-glisse dans le sac de Zobéide.

Mais je m'égare sans t'avoir rien raconté de cette première leçon. Il se produisit un événement qui me frappa d'étonnement. Zobéide nous montra une carte générale de la Terre et nous demanda de désigner notre patrie. L'un était de l'Helvétie ; l'autre, du Laos ; un troisième, des Carpathes inférieures. Comme mon tour arrivait et que je balançais si je devais rien révéler de mon état, j'entendis une voix en moi qui disait *Yucatán*. Et *Yucatán* je répétais, et, du bout de Bâton-du-Sang-Noir-des-Captifs, Zobéide désigna sur la carte un territoire en forme d'entonnoir, et elle prononça son nom : Mexique. Ce mot me fit sentir un mouvement que je n'avais point encore éprouvé, comme tout à l'heure la vue de Zobéide. La superstition n'est pas mon fort ; je la laisse volontiers aux peuplades de l'Afrique féroce ; mais je ne sache pas qu'un effet puisse être produit sans cause, et je prends au point d'honneur d'éclaircir bientôt ce mystère.

Poursuivant sa leçon, Zobéide s'enquit des proverbes qui font la sagesse des nos nations. « *Le chameau ne voit pas sa bosse* », pontifia l'Egyptien. « *Le loup ne voit pas sa queue* », radota le Carpathe. « *Le trou du gruyère ignore qu'il appartient au gruyère* », sentencia l'Helvète. Le beau dépaysement que ces morales identiques sous des habits différents ! Zobéide, en hôtesse complaisante, leur fit bon accueil et les écrivit sur la Tranche-de-Codex-de-Lune (du noble bout de Bâton-du-Sang-

Bleu-des-Captifs). Quand vint mon tour, tu penses bien que j'avais préparé mon affaire. J'eus soin d'abord de mettre les rieurs de mon côté en assurant qu' « *on ne peut pas courir et se gratter les fesses en même temps* ». Puis je provoquai l'émotion la plus vive et les afflications les plus déchirantes en rappelant qu' « *on connaît la valeur du sel quand il n'y en a plus, et celle d'un père après sa mort* ». Je donnai enfin libre cours à ma verve métaphysique en soutenant qu' « *un grain de maïs a toujours tort devant une poule* ». Car certes, l'homme est un épi pensant, mais il n'est qu'un épi, le plus faible de la nature.

Zobéide fit bon accueil à mes saillies sans toutefois les distinguer de celles de mes concurrents, ce que je rapportai à la délicatesse de son cœur ; car je ne doute point qu'elle soit aussi bonne qu'elle est belle.

Je ne te ferais pas un récit complet de ma journée si j'omettais de te dire que j'ai trouvé mon deuxième Juste. Tu sais déjà que les Terriens ont réduit en esclavage le dieu du Soleil K'inich Ajaw pour faire briller leurs haal'ogènes et leurs laamp'adères. Or, certains adorateurs secrets de ce Dieu se sont organisés en une confrérie, les Pêcheurs d'énergie. Ils parcourent la nuit les rues des grandes villes et libèrent K'inich de ses cages, plongeant dans le noir ce qui était dans la lumière. Pierre Bauduzet, mon ami du Secours évangélique, me fit l'honneur de me présenter à l'un d'eux. Je suivis ce Sébastien Leroy au cours de l'une de ses expéditions nocturnes. Je le vis tantôt grimper à des façades, tantôt user d'une gauce fort ingénieuse pour abaisser « *l'interrupteur extérieur de sécurité incendie* », ordinairement placé à une toise et demie du sol. Je gage qu'en s'abaissant, ce clapet coinçait la queue de Caïman, lequel mordait la patte de Jaguar-le-Noir, lequel parcourait en un Battement d'aile-colibri son voyage obscur sous la Terre et libérait K'inich aux Plumes de Jour Radieux. Lequel, en route vers son zénith, brûlait la vue de l'Oiseau Roc, lequel s'écrasait au sommet d'une montagne qui n'était autre chose que le crâne de Tapir-le-Vieux, lequel, fou de douleur, poussait des cris pitoyables qui provoquaient le réveil de Jaguar, lequel couvrait la terre de son manteau de noirceur.

Il est admirable de constater comme l'enchaînement des mêmes causes produit invariablement les mêmes effets.

Comme je demandais à Sébastien Leroy les raisons profondes qui le poussaient à agir de cette sorte : « Eh, monsieur, me répondit-il. Vous me semblez un extraordinaire étranger et peu au fait des dangers qui guettent notre planète ?

– Si fait, si fait, protestai-je.

– Savez-vous pas bien qu'éteindre une enseigne de 300 watts pendant la nuit correspond à une économie de 75 œufs ronds par an ?

– Un peu plus de six douzaines, la chose est belle, admis-je.

– Ignorez-vous que des actions comme celle dont fûtes témoin permettront de limiter la pollution atmosphérique en réduisant la production des centrales thermiques ?

– Cela est admirable. Cependant, le Soleil...

– Je vous en rends grâce, monsieur. Pourquoi l'a-t-on si longtemps délaissé au profit des centrales nucléaires ?

– Il est vrai. Voyez-vous, K'inich...

– Il s'agit bien des caniches ! L'humanité, monsieur, l'humanité est en péril, et l'espèce s'éteindra si nous n'agissons pas tous à notre niveau. »

Il me prit par le bras et poursuivit sur un ton plus badin : « Imaginez-vous que nous puissions un jour nous promener dans cette même rue et contempler les étoiles au-dessus de nos têtes, sans que leur vue ne nous soit plus dérobée par toute cette pollution lumineuse ? »

Je le regardai et l'évidence me saisit que Sébastien Leroy était en effet mon deuxième Juste.

Vale, mon Kaach. Je te serai bien tendrement attaché tant que je vivrai.

Lettre 8. Chaak aux divins seigneurs du royaume de Calakmul

9 décembre 2012

12.19.19.17.8

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : *Voyage autour du monde*, Bougainville L.-A.

Les Mille et une nuits (traduction d'Antoine Galland, 1704)

Divins seigneurs du royaume du serpent,

Neuf *kins* ont coulé sous les ponts de Calakmul depuis mon arrivée en terre de mission. Jugez bon que je vous dresse un premier état de la société de Belleville, comprenant tant sa géographie et ses types physiques que ses mœurs et ses caractères.

Il est d'abord un mystère que je voudrais bien que l'on m'expliquât, c'est ce qu'il est advenu de la nature. On ne trouve point ici la variété ni la richesse des paysages de nos villes, la riante marqueterie des champs et des temples, des canaux et des chaussées, des dunes et des chultunes. Une croûte dure et grise recouvre toute la surface, et il n'est point possible de cheminer pieds nus sur les sentiers, que l'on nomme en effet *chaussées*. Le dindon semble inconnu à ces natifs, tout comme le pécarri et le tapir. Il n'y a pas d'apparence qu'ils mangent leurs chiens, dont ils ont fait des sortes d'agoutis de compagnie. Et cependant, leurs étals ne laissent pas d'être fort bien pourvus. Quel est ce prodige ? Se pourrait-il que les Bellevillois maintinssent en captivité, en quelque lieu de ban, une tribu d'esclaves qui se consacrerait à leur profit à l'élevage et à l'agriculture ?

Quatre nations principales se partagent le territoire : les Caucasiens, les Maures, les Nubiens et les Manchous. Les Maures semblent la nation dominante : ils parlent fort (comme il sied à ceux qui commandent), apostrophent hardiment, possèdent de vastes familles et habitent les maisons les plus hautes, les HLM (Habitations de luxe majuscule).

Les Caucasiens (qui sont de complexion blanche et de teint pâle) se divisent en deux branches : les *bobos* (bourgeois bohèmes) et les *bonobos* (bourgeois non

bohèmes). Les *bobos* mâles se caractérisent d'ordinaire par des voix faibles et douces, qui sont la marque de leur statut inférieur et de leur soumission. Leurs femelles sont menues et de formes modestes, ce qui se doit à l'excès de mousselines de courges et de pâtés d'algues dans leur alimentation.

Les *bonobos* vivent dissimulés dans des habitats protégés des hauteurs de la rue de Belleville ; on m'en a signalé quelques spécimens devers la place Sainte Sophie ; on les dit collectionneurs de paniers en codex recyclé, de statuettes Chac-Mool à l'oreille cassée, et de mille autre bagatelles qui sont des trésors pour eux.

Les Manchous sont industriels et pépieurs. Ils mangent avec de petits bâtons, penchés sur des écuelles qu'ils honorent de bruyantes aspirations. Ces jaunes-là ne sont point des bilieux ; ils fuient les angles et révèrent la rondeur. Dodus leurs dragons, dodus leurs bouddhas, replets leurs poissons d'aquarium. Il ne faut point s'y fier : tous les samedis, sur la place Marcel-Achard, des aînés instruisent les plus jeunes à l'art de la frappe et de la savate. Je ne m'étonne point des rumeurs qui prétendent que les Manchous veuillent conquérir le monde. Ils commenceront par ravir aux Maures leurs palais HLM, et qui sait jusqu'où ils iront?

Les Nubiens (dont la peau est comme brûlée par un inexplicable soleil) semblent tenir le rang le plus bas. Ils travaillent en captivité, dans des cuisines où on les aperçoit à grand peine derrière des entassements de tôle grise, ou s'emploient comme portefaix au service de marchands manchous.

Que les dix-huit têtes de Waxak Lajuun Ubaah Kaah me dévorent le cœur et en recrachent les ventricules pantelants dans la gueule du caïman Itzam Na si ce que je m'en vais vous révéler maintenant, divins seigneurs, n'est pas l'entière et amère vérité : les Terriens ont profané le dieu Zéro, le grand A-Bak'. Ils ont pris sa forme et sa substance pour en faire ce qu'ils appellent des *roues*. Munis de ces roues, ils se meuvent comme s'ils fussent assis et qu'ils volassent néanmoins (je sais que je m'expose à n'être point cru) ; le fait est que leurs pieds ne touchent pas terre.

A celui-ci, qui se transporte à bord d'une manière de carrosse, je demande le nom de son engin : *macaisse*, me répond-il. Cet autre chevauche une tranche de carrosse à deux roues, un *monscoute*. J'ignore sous l'effet de quelle noire contrainte A-Bak' notre dieu roule pour ces drôles. Je vois bien cependant qu'il s'agit de quelque espèce de servitude, pour ce qu'il émet continûment des grondements qui vous fendent l'âme, et des fumées grises bien faites pour vous tourner le cœur.

D'autres Terriens volent pareillement assis sur des machines à deux roues, mais le procédé en est fort différent : ils se livrent à une sorte de danse rituelle qui consiste à monter tour à tour et sans répit un genou puis l'autre. Je serais bien en peine de dire quel dieu convoquent ces piétinements, mais je juge la vitesse atteinte par ces *vélovols* équivalente à celle d'un tapir au trot.

Il me serait pénible de vous quitter, divins seigneurs, sans avoir tenté d'adoucir votre tristesse. L'industrie des Terriens est assurément démoniaque ; on ne lui peut ôter le mérite de certaines réussites. Apprenez ainsi qu'ils sont parvenus à capturer et à reproduire la peau de l'eau, dans laquelle il est loisible de voir les objets reproduits avec une fidélité qui frappe d'étonnement. Leurs *macaisses* et les devantures de leurs échoppes sont ornés bien souvent de lambeaux de cette peau de l'eau. Et j'aurais mauvaise grâce à ne point avouer que c'est merveille, quand un rayon tombe sur la ville, de voir rebondir en tous sens le sourire de notre bien-aimé K'inich Ajaw – il n'est pas de plus grand Soleil que lui.

Lettre 9. Chaak à son frère Kaach

10 décembre 2012

12.19.19.17.9

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources :

Les Mille et une nuits (traduction d'Antoine Galland, 1704)

Les Lettres persanes, Montesquieu (baron de La Brède et de)

Manchette J.-P. (par bouffées)

Mon frère, si tu ne dors pas encore, écoute le récit d'une journée bien extraordinaire. J'avais formé ce dimanche le dessein de partir en quête des objets qui m'avaient été dérobés en même temps que ma soucoupe, à savoir une peau de jaguar, un pectoral dignitaire, deux bracelets de jade à cinq rangs, une bougie en cire d'abeilles sans dard, et des plumes de quetzal pour en garnir la chaapka dont m'avait fait présent Pierre Bauduzet. Sans que je me le fusse proposé, mes pas me portèrent jusqu'à la mosquée Al-Azhar. D'abord que j'arrivai, je reconnus les types et les caractères que j'avais si fort goûtés dans des relations de voyageurs. Il y avait là en particulier des femmes de sérail, recouvertes d'un voile sacré qui leur masquait presque entièrement le visage. A leur côté se tenaient des hommes revêtus d'une longue robe et portant une barbe qui l'était à peine moins. Ceux-là, autant que leur pilosité me donnât à juger, ne pouvaient être leurs eunuques. Mais où se cachaient alors les gardiens de leur vertu ?

J'avisai sur un côté de la place une échoppe qui vendait des objets du culte mahométan. J'y entrai. La femme qui tenait l'échoppe avait elle aussi le visage couvert d'un voile sacré, mais point si ajusté que l'on ne pût voir ses yeux de gazelle et sa bouche du corail le plus pur. Elle me dit qu'elle s'appelait Djamilia. Elle me renseigna qu'elle n'avait pas ce que je cherchais, mais elle déploya tant de charme et d'éloquence à me vanter les appas de son étal, que je fis bientôt l'achat d'un tube de dentifrice au siwak, d'un sachet de graines de nigelle, d'une bouteille d'eau Zam Zam et d'un tapis de prière dont une boussole intégrée indiquait à ne s'y pas tromper la direction de La Mecque.

Nos cœurs s'étant pris d'une mutuelle confiance, elle s'enquit si j'étais du 7-8 ; ce à quoi je répondis que j'étais du 7-D, de CoRoT 7-D ; ce à quoi elle répliqua qu'elle connaissait des gens de Pablo-Picasso, de la ZAC Charmilles et de la cité Supervielle, mais de Corot, point. Je lui déclarai que j'étais à la recherche d'un juste, sous onzaine, et que je lui saurais gré de me présenter un imam qui me pût aider dans mon entreprise. Elle me fit alors cette proposition à laquelle j'eus peine d'abord à accorder crédit : je me marierais avec elle pour lui permettre de se débarrasser d'un père qui prétendait régler sa destinée ; nous nous quitterions sitôt ce mariage célébré ; en échange, elle me présenterait l'imam de la mosquée Al-Azhar, dont l'accès n'était point si facile. Elle ajouta qu'il ne fallait point que je m'illusionnasse, qu'elle aimait les grands guerriers blonds et que je n'étais pas son genre.

« Quoi ! m'écriai-je. Vous qui n'avez jamais manqué d'attacher un bandeau sacré pour vous couvrir, vous qu'aucun homme jamais n'a souillée de ses regards lascifs, vous perdriez toute retenue, comme les femmes de ce pays, qui ne sont occupées que de l'art de composer leur teint et du désir de plaire ? Vous renoncerez à cette noble simplicité et à cette aimable pudeur qui règnent parmi vous ? »

Elle me répondit que d'où je débarquais ; que si j'étais un bouffon ou juste mystic ; que si on m'avait déjà traité de tépu parce que j'allais en petite robe fraîche ; que s'il me complairait d'être à la botte d'un dalleux pour qui je devrais aller quérir sans chouiner des bières ou des kebabs. Elle ajouta : *« Toutes mes copines sont comme moi. On veut qu'une chose, c'est partir d'ici, de ce quartier qui nous tire vers le bas. On n'a pas d'avenir ici. »*

Je lui dis que je ne pouvais souffrir un outrage si sensible, et que je me marierais avec elle, si elle l'avait pour agréable. Nous convînmes de nous retrouver le lendemain même pour la cérémonie.

Lettre 10. Chaak à son frère Kaach

11 décembre 2012
12.19.19.17.10
27 Kislev 5773

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : *Les Mille et une nuits* (traduction d'Antoine Galland, 1704)

Le Monde comme il va, Voltaire

Mon cher frère,

Si tu ne dors pas, je te supplie d'écouter la suite de l'histoire que je ne pus achever hier. A l'heure dite, à l'après-déjeunée, je me trouvai chez les parents de Djamila pour le mariage où je m'étais engagé. Je m'étais composé une acceptable figure, ayant noué en lavallière certaine cordelette brillante que j'avais trouvée sur un arbre décoré. J'avais en outre préparé des présents pour mes beaux-parents. J'avais fort à gagner ; ce mariage, encore fût-il halal, m'allait ouvrir les portes de l'étude d'un savant islamique, puisque nous étions convenus avec ma promise de cet échange d'honnêtes procédés. Je songeais avec inquiétude que sous dizaine, je devais avoir trouvé dix Justes pour que ce monde fût sauvé ; et que mon compte était loin d'être fait, puisque je n'en avais que deux dans mon escarcelle.

Djamila m'ouvrit la porte et m'appliqua vivement une main sur la bouche. Cette main était peinte d'un lacinis de petits serpents colombrins qui lui donnait l'allure de la déesse Alom Henné, ce qui me plut fort.

Elle me fit entrer dans une pièce où se tenait un homme d'assez bonne figure qu'elle me présenta comme son frère. Ce frère, qui avait nom Jean-Philippe, m'ôta ma chaapka, me retira mon anoraak, dénoua ma cordelette lavallière, me passa une robe richement brodée, me couvrit d'une cape d'un tissu précieux, me coiffa d'un bonnet blanc finement ajouré, m'oignit d'un parfum musqué ; en un mot il me transforma si bien que je me fusse aisément pris pour un prince de conte persan. Djamila me recommanda fort de me présenter comme un honnête musulman, pratiquant et faisant ses dévotions cinq fois par jour. Elle me remit une enveloppe qui contenait sa dot ; je la suppliai de ne point offenser de la sorte ma dignité : elle

me répondit que je me la misse où elle pensait et que je ne fisse point de manières hors de saison. Elle me fit connaître enfin qu'elle m'allait présenter à son daron et à sa daronne ; je me réjouis de connaître enfin des terriens aristocrates, et plus encore qu'ils devinssent mes beaux-parents. Djamila, ayant embrassé Jean-Philippe par le chemin le plus court, me poussa dans un salon d'apparat où se faisaient entendre des psalmodies du meilleur aloi. Je fis mes compliments à ses nobles parents et à un homme d'aspect sévère que Djamila me présenta comme son oncle et tuteur. Cet oncle lut une sourate, les parties donnèrent leur accord, le salon retentit de chants autorisés et de musique autorisée. Vinrent les félicitations, les prières, et enfin l'échange de cadeaux. J'eus à cœur de montrer ma munificence à mes beaux-darons et leur remis avec cérémonie les présents que j'avais choisis à leur intention, savoir un assortiment de *soufganiyot* et une bougie à l'huile d'olive pour le chandelier de Hannouca. Sans que je pusse en démêler la raison, Djamila s'empara de mes présents et avec force furie les jeta par terre, ce qui plongea l'assemblée dans le plus grand étonnement. Elle adjura ses parents qu'ils ne se méprissent point, que je n'étais point accoutumé à leurs usages, et que la raison s'en devait à ce que j'étais Egyptien. A ce mot, qui réveilla dans mon cœur le souvenir du soupirant qui m'avait disputé les faveurs de Zobéide, je fus saisi d'un emportement funeste. Je proclamai hautement que je n'étais point de ces Egyptiens qui vont répétant que le chameau ne voit pas sa bosse, et semblables fariboles. Que j'étais un corotien du 7-D, un maya polythéiste qui adorait des idoles, entre lesquelles Cuchumaquic et Ahalpuh Ahal On – que Kukulcan les tienne en sa protection. J'ajoutai que pour renfort de potage je n'étais point mahométan, et que j'étais leur serviteur. Je n'avais pas plus tôt franchi le seuil que je me repentis de mes éclats. Il était bien question maintenant de mufti ou d'uléma. Se pouvait-il que le sort de la Terre dépendît de mes échauffements sympathiques ?

De la rue Rébeval je débouchai sur le boulevard de Belleville, puis remontai la rue du même nom. Ayant passé un grand nombre d'auberges manchoues, j'entrai dans une librairie à l'enseigne du Dire-Lyre. Comme je feuilletais le codex d'un certain monsieur Bilal, *La Foire aux immortels*, un homme bien mis me fit cette adresse : «¿Qué le parece, amigo? Interesante, ¿no es cierto? » Je l'informai fort civilement que mon compositeur de textes Pangloss 17.8, qui remplissait en outre les fonctions de traducteur et de locuteur, ne pouvait traiter sa requête, attendu qu'oups, elle

butait sur une erreur 404. L'homme s'excusa, alléguant en français qu'il m'avait pris pour la chanteuse mexicaine Chavela Vargas. Je ris de bon cœur de sa plaisante impertinence. L'homme, qui déclara s'appeler Jean Dupuy, m'entreprit sur le codex : « *Quelle imagination, hein ?* » Je répondis que mon sentiment n'allait pas par ce chemin et qu'il m'apparaissait que ce scribe, loin de s'abandonner aux caprices d'une imagination dérégulée, était en vérité un peintre fort réaliste, encore qu'il manquât de rigueur dans le détail : qui pouvait croire en effet que le guerrier Louis-Ferdinand Choublanc se fit peindre le visage en rouge et blanc, quand le plus tendre apprenti jaguar n'ignorait point que le rouge et le noir fussent les couleurs des valeureux ? « *Comme c'est intéressant* », répétait Jean Dupuy en tirant sur sa moustache.

Il me proposa de poursuivre notre dispute à la terrasse du café les Lubies, à la terrasse duquel nous pourrions ouïr « *le doux babil de Belleville* ». J'acceptai, pourvu que je pusse boire autre chose que du xocolatl.

Comme je l'écoutais discourir, je m'avisai que ce Jean Dupuy avait des vues fort semblables à celles de Sébastien Leroy, cet éteigneur d'enseignes dont je t'entretenais tantôt. La Terre était son affaire, il la voulait préserver. Ne s'approvisionnait-il point chez de paysans de proximité ? Ne faisait-il point ses nécessités du premier type sous sa cascade domestique afin d'économiser les ressources de Chicchan ? Je l'approuvai, et n'hésitai plus à lui ouvrir mon cœur sur la pesante affliction où me plongeait de la ville le macadam morne. Il me regarda avec intensité et se réjouit de ce que les peuples premiers eussent gardé un rapport si tripal avec Gaïa, notre terre-mère. Je le priai d'éclairer par quelque glose ce dernier point, mais il ne m'écoutait déjà plus. Savais-je bien que des apprentis sorciers transgéniques avaient contrefait la substance de notre dieu maïs Yum Kaax ? Que des guerriers armés de leur seule faucille et d'une commune moustache s'étaient dressés contre cette infamie ? Il s'arrêta de nouveau, semblant puiser dans la communion de nos âmes la force de poursuivre une si touchante révélation. Et il déclara avec force que s'il n'était à ce point requis par sa charge ; que s'il n'avait pas deux enfants d'âge tendre à qui le liait la pressante contrainte du devoir paternel ; que si Belpech, dans l'Ariège, ne demeurait pas si loin de Paris ; que s'il ne possédait pas un plan d'épargne en actions incluant un portefeuille des

entreprises semencières Agrifutur et Monpolo ; alors sans balancer davantage, il se joindrait aux faucheurs moustachus.

Je le regardai et ne doutai point : celui-là était un Juste, le troisième de ma liste.

Je t'embrasse sans cérémonie. *Interea vale.*

Lettre 11. Chaak aux divins seigneurs du royaume de Calakmul

12 décembre 2012

12.19.19.17.11

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : *Les Lettres persanes*, Montesquieu (baron de La Brède et de)

Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse, Bougainville (Louis Antoine de)

Divins seigneurs,

Je vous écris à la lueur de trois bougies en cire d'abeilles sans dard, dont l'excellent Jean Dupuy, que vous n'avez pas l'honneur de connaître, m'a fait présent hier, les tenant d'un apithérapeute de ses relations. J'ai le regret d'informer vos seigneuries que je n'ai pour l'heure trouvé que trois Justes sur Terre. Cela se doit peut-être aux révélations stupéfiantes dont je vous fais état à la fin de ce courrier.

Puisque vous avez eu la bonté de marquer quelque intérêt pour mon premier rapport concernant la société de Belleville, envisagée tant sous ses aspects géographiques qu'humains, politiques et religieux, souffrez que je vous en baille la suite.

Vous me demandez ce qui me semble le plus propre à caractériser cette société humaine. Je vous répondrai d'abord que tout m'y apparaît comme séparé. Vous ne verrez point ici de ces déambulations que nous faisons pour accompagner la transformation de Soleil Blessure en Jaguar Ténèbres, ou l'envol d'Ara qui Rit à distance prudente des mâchoires de Huit Nuit Caïman. Vous seriez bien chanceux d'apercevoir une foule massée autour de son souverain et versant avec lui le sang génital. C'est à se demander en vérité si ces hommes de blé nourrissent leurs dieux. Il faut pourtant qu'ils le fassent, puisque le jour continue de succéder à la nuit, et la nuit au jour. Le feraient-ils à la dérobée, dans leurs appartements ?

Voyez leurs maisons, justement ; ils y vivent en reclus, farouches, séparés par la tranche et par le plancher. Voyez leurs cimetières ; ils y reposent en solitaires dans des boîtes d'une seule place. Où mettent-ils les restes des enfants qu'ils sacrifient ?

Leur font-ils au moins les honneurs de la fosse commune ? J'en doute douloureusement.

Je passai l'autre jour sur un trottoir et j'y vis la chose la plus étonnante au monde: une rangée d'arbres empêtrés chacun dans sa camisole blanche, les branches ligotées. Croiriez-vous que ces arbres avaient été tranchés, et qu'ils étaient vendus pour une fête prochaine ? On trouve aussi, dans des halles aussi vastes que des temples, des assortiments de toutes sortes de morceaux de bêtes enveloppés dans des peaux de givre. Cela vous fait voir un peu ce qu'est ce monde : l'homme y est séparé de l'homme, et l'homme de la nature, comme la basse côte l'est du trumeau, ou le contrefilet du filet d'Anvers.

Et cependant, un observateur avisé aura tôt fait de balancer son jugement. J'avais été frappé dès mon arrivée par le maintien penché de ces Terriens. Je les voyais la mine toujours soucieuse, le dos courbé, les épaules navrées. J'attribuai d'abord cette allure à l'âpreté de la froidure, qui rappelle par sa vigueur et son piquant celle des hauts plateaux aztèques, ou encore à la pluie, qui fait rentrer la tête ou brandir le parachaak. Je découvris bientôt une autre raison à cet air penché ; elle était que ces hommes consultaient continûment des tablettes dont la lecture semblait les absorber. Je louai d'abord la vertu de ces sujets, pour l'application et la constance qu'il mettaient à étudier la geste et la généalogie de leurs rois.

Point d'étude. Divins seigneurs, faites-moi la grâce d'écouter ceci : les Terriens ont acquis le pouvoir de convoquer les voix et les images au moment qu'il leur plaît. Vous me demanderez les moyens de ce prodige, et vous me mettrez à quia. C'est comme s'ils étaient en permanence dans l'espace où nos sorciers n'accèdent que par la transe. C'est comme s'ils mettaient en commun une substance invisible, un éther dans lequel ils seraient constamment baignés. Je soupçonne bien qu'ils convoquent quelque génie pour pénétrer dans ce vaste éther, car j'ai vu comme ils frottent leur tablette d'un doigt léger, comme Aladdin frottait sa lampe.

Je ne songe pas sans frémir, divins seigneurs, aux conséquences où me porte ma découverte. Vos intelligences suprêmes auront fait le chemin d'un seul trait. Permettez cependant à mon esprit débile de s'arrêter aux étapes et de bien peser les pas. Lorsque Gucumatz le Serpent et Cœur-du-Ciel recueillirent la farine de maïs des mains de la vieille Ixmucane, c'était pour créer une race d'hommes qui fût capable de les nourrir. Ces êtres issus du maïs ne furent-ils pas de parfaites

réussites ? De trop parfaites réussites ? Leur vision n'était-elle pas si perçante qu'elle leur permettait de distinguer toute chose sur la Terre comme au Ciel ? N'étaient-ils pas presque semblables à des dieux, ce dont prirent ombrage Gucumatz et Cœur-du-Ciel ? N'avons-nous pas été créés, nous les Mayas, pour apaiser la jalousie de ces dieux ? Ne nous ont-ils pas voilé la vision afin que nos yeux ne distinguassent plus que ce qui était proche de nous ?

Souffre que je reprenne mes pas, que je les porte un peu en arrière et que je demande : ces Terriens qui grâce à leurs machines ont la vue si perçante qu'ils peuvent distinguer toute chose sur la Terre comme au Ciel, ne sont-ils pas des survivants de cette race trop parfaite que nous croyions exterminée ? Gucumatz et Cœur-du-Ciel voudraient-ils maintenant châtier les descendants de ces insolents en détruisant leur monde ?

Je vous adresse, messeigneurs serpents, mes respects pantelants.

Lettre 12. Chaak aux divins seigneurs du royaume de Calakmul

13 décembre 2012
12.19.19.17.12

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : *Les Lettres persanes*, Montesquieu (baron de La Brède et de)

Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse

Bougainville (Louis Antoine de)

Divins seigneurs,

Je suis encore sous la frayeur des révélations que je vous ai faites hier.

Relativement à cet éther où se meuvent les voix et les images, et qu'il semble que les Terriens fabriquent ensemble, j'ai songé à ces insectes qui amassent, par les touches les plus petites, au profit de la collectivité ; comme l'abeille apporte à la ruche sa boulette de cire, comme la fourmi fait provision de nourriture dans une deuxième poche qu'elle réserve à la fourmilière, comme le puceron sécrète son miellat, ainsi l'homme mêlerait sa vapeur à la vapeur de l'homme pour qu'il s'en forme un Grand Nuage.

Vous me questionnez sur le système de gouvernement de ces barbares, et je vous réponds que rien n'est plus malaisé que d'en discerner les formes. J'en suis encore à chercher les gens de condition. Rien ne distingue ici un quidam d'un *k'inich*. La noble coutume d'écraser par compression le front des enfants bien nés ne semble plus avoir cours. Et qui apprend encore à loucher aux jeunes générations ? Point de coiffes emplumées, point de sceptres fumants, point de bijoux de jade aux lobes supérieurs. Irez-vous leur ouvrir les mâchoires pour voir si leurs canines sont incrustées de pyrite ? Pour moi, ma délicatesse y répugne. Je me suis rendu rue Dénoyez, qui est en quelque sorte leur chaussée royale ; on y peut voir, sur les murs, des fresques représentant leurs souverains, qui eurent nom Zbeb IV, Kosmonaughty ou Kiki de Ménilmuche. Mais le moyen de rencontrer le régnant ?

Si je ne l'ai point rencontré, je l'ai vu du moins, s'adressant à ses sujets par le moyen de cette éther-sphère que je vous ai décrite, sur une surface qui se nomme *télévision*. Ce roi ne rutilé que médiocrement, mais son pouvoir ne souffre point de comparaison ; on voit d'abord des cartes de ses possessions, qui sont fort nombreuses et admirablement découpées, puis le glyphe du dieu Vingt, pilier des nombres et des civilisations ; enfin le voici ; ses armoiries s'inscrivent en bas du cadre ; il vous fixe avec majesté. Il donne des nouvelles du royaume, qui consistent principalement en guerres, catastrophes, famines, putréfactions, sécheresses, et résultats de tournois de pok-ta-pok. Il est donc un très bon prince, qui sait l'art de gouverner.

Bien des aspects de leur religion me demeurent impénétrables. Les rues sont semées d'étonnants totems. Les plus trapus sont jaune maïs et possèdent deux bouches oblongues qui dévorent les offrandes de papier. Les plus hauts s'appellent *sémaphores* et commandent le méli-mélo des *vélovols*, des *monclous*, des *monscoutes* et des *macaisses*. D'autres qui semblent des totems sont en réalité des sacristies : Distribox ou Changebox sont destinés aux prêtres qui s'y approvisionnent en sarbacanes de shoot. Il est curieux de noter que les drogues ici ne se prennent pas en lavement.

Leurs temples sont fort divers et laissent à penser que ce peuple est comme nous idolâtre et polythéiste. Les plus imposants sont dédiés aux dieux Quick-Fast et Monoshop ; leur initiale est sanctifiée par un glyphe-enseigne jolii d'une lumière de couleur.

Cependant, la plupart des temples sont de dimension plus modeste ; ils se distinguent par une croix verte qui scintille par syncope, comme l'eau sur le méplat d'un *cenote* quand Seigneur Soleil brille pour nous remercier du sang versé. Ils sont tenus par des sectes catholiques qui prétendent nous délivrer du Mal. Souffrez-vous d'engorgement ? Ce dépuratif vous soulagera. Partez-vous en cacade ? Cet électuaire vous rendra votre substance. N'est-ce pas plutôt une aigreur grimpante devers l'hypotrachelium ? Ce vésicatoire est tout indiqué. Et pour toute chose, n'y pensez pas à deux fois : le diacatholicon est ce qu'il vous faut.

Je ne sache pas que cette manœuvre ait rapporté. Les églises sont vides. Un penseur le vaticinait il y a 14 *baktuns* et 11 *tuns* : « Dans l'état présent où est

l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cents ans »
(c'est à savoir 25 *baktuns*).

Recevez, messires seigneurs, le miel de mes hypocoristiques sentiments.

Lettre 13. Chaak à son frère Kaach

15 décembre 2012

12.19.19.17.14

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : *Œuvres complètes*, Voltaire

Les Mille et une nuits (traduction d'Antoine Galland, 1704)

Cher Kaach,

Tu me demandes quand je lui vais lâcher le slip à ce Voltaire. Un homme du monde ne s'en serait point enquis autrement. Apprends que rien n'est plus utile à l'observation d'une société barbare qu'un certain tour d'esprit, lequel ne s'acquiert que par la fréquentation des bons auteurs, fussent-il d'un *baktun* passé. Apprends aussi que Zobéide, la divine fée de blondeur qui m'enseigne le français chez ABC Migrants, me trouve un air charmant d'ingénu, et m'engage à lire ces philosophes dont elle fait grand cas.

Il suffit. Souviens-toi que si nous sommes jumeaux, je suis le premier-né, et que cela suffit à m'assurer sur toi certains droits.

Je te mande une bonne et une mauvaise nouvelle. Je commence par la mauvaise. Comme je me promenais l'autre jour, je tombe en arrêt devant la devanture de Kiventou ; entre une yaourtière et un jeu de coquetiers dépareillés, je reconnais une des lanternes de mon vaisseau spatial Vucub Caquix. En ce moment, une des dames manchoues que j'avais rencontrées lors de mon atterrissage sort de l'échoppe. Je la reconnais, je l'arrête, elle crie, je crie, elle hurle, je crains que les autres Mandchous ne prennent son parti. Point de Mandchous partisans. C'est que Yanyan (c'est le nom de cette dame) est manchoue de la région de Dongbei, alors que la foule était mandchoue de la région de Wenzhou. Si toi, guerrier de Calakmul, tu tombais au détour d'un sentier sur d'autres valeureux guerriers molestant une

dame du royaume rival de Tikal, te mêlerais de la secourir ? N'aiderais-tu pas plutôt ces braves à ligoter la dame et à lui couper le nez ? C'est bien ce que je pensais.

J'eus bientôt réglé mon traducteur-émetteur Pangloss sur la fréquence tonale de cette dame et je l'entendais aussi bien que je me faisais entendre.

« *Votre précieux nom ?* » s'enquit-elle.

Je me présentai ; elle ne comprit pas *vaisseau spatial*, mais *théière spatiale* à merveille ; quant à la lanterne, j'eus tôt fait d'éclairer la sienne. Elle se radoucit, me proposa de l'accompagner. Elle était petite, de charpente percheronne, d'âge médian ; elle pressait sur son sein un sac Vuitton.

En descendant la rue de Belleville, nous badinâmes. Elle calcula d'après mon année lunaire que j'étais un Serpent et s'employa à me consoler, m'assurant que quoique je rampasse dans la poussière, j'étais assurément rusé et redoutable. Eusse-je été Cochon, elle m'eût sans doute persuadé que j'étais né coiffé, car je ferais les délices des familles qui me mangeraient.

Des femmes en passant me désignaient entre elles sans que je comprisse pourquoi.

« *Elles trouvent vous ressembler à rappeur Psy* », m'expliqua Yanyan. « *Lui petit gros.* » Comme je m'offusquais : « *Oh, mais lui sexy à sa manière, et vidéo Gangnam Style grand succès sur You Tube.* »

Je lui commençai à trouver une petite grande âme.

Arrivés sur le boulevard de la Villette, nous nous assîmes sur le rebord d'un muret, entre des ancêtres mauresques et des nounous nubiennes. Yanyan entreprit de me raconter son histoire. Elle me dit qu'elle était originaire de Dandong, dans le Dongbei manchou, où une épouvantable disette de travail s'était abattue au début du troisième millénaire terrien. Réduite à la misère la plus pénible, elle avait résolu de quitter son mari et son fils, pour venir chercher sa fortune à Belleville. Elle avait payé des gages à un passeur, était montée dans un oiseau roc semblable à ma théière volante Vucub Vaquix, avait survolé toutes les mers que le soleil éclaire, essuyé des tempêtes, échappé aux pirates barbaresques et à mille autres dangers. Arrivée à Paris, elle n'avait réussi à s'employer que comme gouvernante dans une famille de manants wenzhou qui la faisaient torcher sans trêve du lever au coucher.

« *Oh, mon enfant* », murmurai-je les yeux emplis de larmes.

Lasse de cet esclavage, elle s'était résignée à vendre ses charmes. Elle me raconta qu'elle se faisait payer dix œufs ronds l'entretien particulier, soit le quart du prix d'un repas à l'auberge des Gave-Riches de place Sainte Sophie ! Yanyan se vendait pour le prix d'un dessert ! Je sus encore que sans bourse délier, elle s'allait procurer des redingotes anglaises et des calottes d'assurance dans une maison de bienfaisance. Et qu'outre sa fontaine de jade, elle ouvrait à des inconnus ses vases illégitimes.

« *Hélas, madame*, dis-je en versant des torrents de pleurs. *Personne ne vous peut venir en aide ?* »

Personne ne le pouvait, car il n'était pas d'usage dans son ethnie dongbei que les gens s'entraïdassent. En outre, il n'y avait point de secours à espérer des manchous wenzhou, qui méprisaient les Dongbei pour deux motifs également légitimes : ceux-ci étaient arrivés à Belleville après ceux-là, et leur manière de laquer le canard différait en tout point. Il y avait pis : quoique Yanyan fût une fille insoumise, un courtier wenzhou l'obligeait à payer un écot fort élevé en échange d'un galetas qu'elle devait partager avec d'autres filles publiques, dongbei elles aussi. Si elle ne payait point cet écot, le courtier menaçait de révéler à la famille de Yanyan, restée en Mandchourie, le déshonneur de son métier.

A ce point de son récit, je pensai mourir de douleur, je poussai des cris épouvantables et déchirai mes vêtements.

« *Ah ! madame*, implorai-je, *n'avez-vous point songé à la consolation d'un couvent ? Vous y seriez à l'abri des outrages de la rue, mais aussi des pulmonies, des exhalaisons méphitiques, des eaux séléniteuses, du blé cornu, des maladies épizootiques et des fièvres putrides.* »

« *Toi bézef salamalecs* », résuma Yanyan en une formule dont toute l'industrie de Pangloss OS 17.8 ne me parvint à rendre le sens. Le couvent n'avait point son agrément, attendu que son fils se destinait à la carrière d'ingénieur, qu'il avait été admis à la prestigieuse école de génies du canton de Canton, et qu'il lui faudrait s'acquitter, par année lunaire, de la somme de quinze mille œufs ronds. Cela représentait pour Yanyan, à raison de dix œufs ronds la privauté, la bagatelle de 4,1095 entretiens privés par jour. Savais-je bien quel glyphe exprimait, dans sa langue, l'idée de bien et de beau ? Je secouai la tête, jugeant la question toute

rhétorique et cherchant une manière d'égoutter mes pleurs. Eh bien, ce glyphe associait le dessin d'une femme et celui d'un enfant. *Hao*.

Il ne me parut point douteux que cette mère admirable ne fût ma quatrième juste. Et mon vaisseau spatial, me demanderas-tu ? Et ma thèière spatiale ? demandai-je à Yanyan. Avec un naturel charmant, elle me prit par le bras et m'entraîna jusqu'à la rue Robert-Houdin, dans une grotte où les Terriens rangent leurs *macaisses* et leurs *monscoutes*. D'un geste désolé, elle me montra ce qu'il restait de Vucub Caquix, guère plus qu'une carcasse de dindon sauvage à la fin d'un festin en l'honneur de Gucumatz. « *Robert Houdin grand magicien, lui pfuit... lui fait disparaître parties du tout* », commenta Yanyan avec philosophie.

Je fis mon compte : à une semaine de la fin du monde, j'avais trouvé quatre Justes sur les dix qu'il me fallait. Mon vaisseau spatial était dépouillé des parties qui faisaient de lui un tout. Si l'heure venait de la moisson, j'allais être moi aussi moissonné. Si le temps venait de la vendange, j'allais être vendangé. Pour l'heure, tout allait pour le mieux.

Lettre 14. Chaak aux seigneurs du royaume de Calakmul

16 décembre

12.19.19.17.15

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : *Œuvres complètes*, Voltaire

Popol Vuh, Livre du Conseil des Mayas-Quichés

Adorés et redoutables seigneurs,

Je vous ai parlé déjà des catholiques qui, dans leurs temples-pharmacies signalés d'une croix verte, délivrent du mal en délivrant des médicaments ; je ne vous ai point parlé des juifs, mais je garde ce chapitre pour un autre jour. Apprenez que les dévots de ces deux religions ont en commun un ensemble de codex sacrés qu'ils nomment Ancien Testament ; et que l'un des livres de ce livre des livres est celui de Job, un homme aussi patient que malchanceux.

Voici son histoire : un jour, un Satan se glisse parmi les Fils de Dieu ; c'est un démon de l'infra-monde, un seigneur de Xibalba. Dieu loue auprès de ce démon les vertus de son serviteur Job. Le Satan lui réplique : le beau prodige ! N'est-il pas l'homme le plus riche du pays ? Laisse-moi l'éprouver. Dieu y ayant consenti, le Satan agonit Job de catastrophes ; le malheureux perd son bétail, ses sept fils et ses trois filles. Je vous laisse à penser son affliction. Mais cet homme admirable n'en démord point : « *Dieu a donné, Dieu reprend, loué soit Dieu.* » Avec l'aval de Dieu, le Satan sans aveu accable un peu plus notre Job ; il le frappe d'un « *ulcère malin* », une maladie affreuse qui fait fleurir les vers, prospérer la sanie, et rend fétide toutes les chairs du corps.

Job reçoit alors la visite de trois de ses amis, qui lui adjurent de se promptement repentir ; ils ne doutent point en effet que Job ne soit puni pour son orgueil ou pour ses péchés. Représentez-vous ce Job sublime abîmé sur un tas de cendre et grattant ses croûtes avec un tesson, et s'obstinant : « *On prend le bonheur que Dieu donne. Et on ne prendrait pas le malheur ?* » Pour finir cependant, notre homme se cabre et renie son jour, adresse ses plaintes à Dieu et proteste de son innocence. Dieu

répond à Job d'une bien étrange façon : « *Où étais-tu quand je fondai la Terre ?* », qui est la première d'une théorie de questions fort poétiques et cependant bien impertinentes. Car enfin, est-il convenable, fût-on Dieu, de réduire son interlocuteur à la condition de ciron ? Y a-t-il de la morale à plonger plus faible que soi dans les afflictions les plus cruelles, et à ne point prêter l'oreille à ses lamentations pitoyables ? Certes, quand nos créateurs Cœur-du-Ciel et Gucumatz décidèrent de détruire les hommes de bois, brouillons de notre race excellente des hommes de maïs, ils le firent avec les raffinements les plus épouvantables de fureur, puisqu'il est dit : « *les pierres du foyer les frappèrent à la tête, et les arbres les repoussèrent quand ils s'y voulurent réfugier, et les trous se refermèrent quand ils s'y voulurent cacher* ». Mais c'est que ces hommes de bois n'avaient point assez d'esprit pour louer leurs dieux ; et que s'il est un péché abominable, c'est assurément de ne point avoir d'esprit. En outre, une fois que Cœur-du-Ciel et Gucumatz se furent assurés que notre race de maïs était le mieux qui se pût faire, ils ne la soumirent point à d'inconvenantes tortures.

Ecoutez maintenant, divins seigneurs, l'histoire de Jojo, et jugez s'il n'est pas un Juste à l'égal de Job. Je le rencontrai ce matin sur la place de Belleville, portant seul un immense plat rempli d'un mets qu'on appelle paëlla. Quoiqu'il fût un genre de colosse, il peinait sous la charge. Je me précipite, lui prête main forte ; le plat est enfin posé sur une table. Il me remercia en soupirant : « *Sur l'île déserte, il faut tout le temps porter.* » Je l'examinai plus à mon aise ; feignez un gorille avec une pipe au coin des lèvres, une moustache en tablier de sapeur, le poil entre poivre et sel, et vous aurez une idée assez exacte de sa physionomie. Il me jaugea à son tour et, jugeant sans doute à ma paarka et à mon anoraak bleu ciel que j'étais honnête homme, il me confia qu'il n'était devenu vendeur de paëlla que par le hasard d'une cruelle nécessité.

Afin que son histoire vous soit d'un abord moins déroutant, je porte à votre connaissance quelques notions que j'ai recueillies auprès de diverses sociétés savantes.

Un *pavillon* est une maison semblable à ses pareilles.

Une *banlieue* est une zone de peuplement éloignée des centres sacrificiels.

Les hommes ne mourant plus à la guerre, ils mettent leur vie en gage et la remboursent en petits tronçons appelés *crédits*.

Pour se préserver des maladies, les Terriens ont noué des pactes avec leurs dieux; ces pactes sont symbolisés par de petits cailloux en tout point semblables aux perles de jade que nous déposons sur la langue de nos morts ; les *entreprises pharmaceutiques* font commerce de ces petits cailloux.

Les Terriens ont aboli, pour le règlement de leurs dépenses, l'usage des fèves de cacao et des lettres de change ; ils usent d'œufs ronds qu'ils entreposent dans des sortes de granges, nommées *banques*, où ces œufs font des petits ; il est loisible à chaque fermier particulier de posséder un *compte* dans une banque, et une *carte* en rapport.

Voici maintenant l'histoire de Georges-Marie Desnoyez de Bossac de Noyaux-Dépêche. Ce citoyen modèle, quand je le rencontrai, avait longtemps joui en bon père de famille, c'est à savoir d'une existence paisible dans un *pavillon de banlieue*. Heureux mari et père de deux enfants, il avait acquis ce pavillon en souscrivant à un *crédit* pour une durée de vingt-cinq ans. Il travaillait comme officier de commerce dans une *entreprise pharmaceutique*. Un jour qu'il voulut payer avec sa *carte bancaire*, sa demande fut déboutée. Son compte avait été piraté : un démon qui avait pris sa ressemblance et sa substance avait succionné son *compte bancaire*. La ressemblance, objecterez-vous, mais la substance ! Rien n'est plus aisé chez les Terriens que de s'en emparer, car ils ont réussi le prodige de faire tenir leur identité en une succession de glyphes numérotés ; prenez le chiffre, vous tiendrez la substance, vous tiendrez votre homme.

Bientôt, notre homme fut assailli de mille maux. Son double semait-il la terreur sur les grands chemins ? On retirait à Georges-Marie le permis de voiturier sa *macaisse*. Contractait-il des crédits ? Georges-Marie devait rembourser. Enfin, ce démon aspira la substance fiduciaire de sa victime par l'un de ces canaux de l'éther-sphère dont je vous ai entretenu dans une précédente lettre. Bientôt, Georges-Marie tomba dans une faiblesse extrême, il fut pris de langueurs et de suppurations. Etant tombé malade, il fut démis de sa charge d'officier de commerce; ayant perdu sa charge, il perdit aussi femme, enfants et pavillon pareil aux autres. Il dormit dans sa *macaisse* et ne fut pas long à y établir domicile. Comme Job, il endura les épreuves sans maudire. Comme Job, il eut des amis qui le vinrent visiter et lui conseillèrent de plaider coupable. Comme Job, il finit par hausser sa plainte jusqu'au Ciel et réclamer son acquittement.

Cependant, Dieu ne lui répondit pas d'une voix de tonnerre du fond de l'orage. Dieu se tut. Après être demeuré un long temps dans la désolation, Georges-Marie commença de goûter la paix de n'avoir rien. Ni femme, ni enfants, ni pavillon, ni traites de crédit, ni petits cailloux lui permettant d'être « *un winner le jour et un swingueur la nuit* ». Il monta son petit commerce de paëlla et l'assit à Belleville, où l'on ne trouve guère de pavillons, et encore moins de dents dans la bouche des vieux.

Je l'ai vu, divins seigneurs, sur cette place, entre les mendiants, les prostituées et les joueurs de *mah-jong*, offrir une ration de paëlla à une vieille femme qui ne pouvait plus guère avaler que des figues amollies dans du lait. Sans qu'il me fût besoin de le raisonner, je sus que j'avais trouvé mon cinquième Juste.

Jugez cependant, divins seigneurs, du souci qui m'accable ; le temps est proche. S'il ne m'est pas donné, avec votre aide, de trouver cinq Justes dans les quatre prochains jours, la Terre sera détruite, et je le serai avec elle.

Recevez mes craintives et respectueuses recommandations.

Lettre 15. Chaak à son frère Kaach

17 décembre
12.19.19.17.16

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : toutes celles résultant de l'approche actionnelle en situation communicante, de J-20 à J-5

Special guest : Paul Auster, *Brooklyn Follies*

Cher Kaach,

C'est décidé, je lâche le slip à Voltaire, mais c'est parce que je le veux bien. Et parce que ma maîtresse Zobéide n'y est pas opposée, en effet. Elle est lasse elle me dit d'ouïr les protestations de mes ardeurs enflammées. Les bonnes femmes faut pas chercher. Elle sont pas pareil que nous. Sinon elle me dit que j'ai le niveau en français maintenant. L'équivalent DALF B1 premier degré, je sais pas si tu vois.

Je suis troublé par ce que j'ai découvert ces derniers jours. Jusqu'ici, j'avais trouvé des Justes costauds, le gars de la mission évangélique, le castreur de pollutions lumineuses ou ce Jojo, qui tient l'auberge espagnole du bon Dieu sur la place de Belleville. Je commence à voir que les choses humaines, c'est pas blanc-bleu. C'est entre les deux, et je garantis même pas que ça fasse du bleu ciel. L'autre matin, près du poste à paëlla du gars Jojo, une fille me remet un tract. C'était pour protester contre un renvoi d'ouvriers dans une usine. De fil en aiguille, elle me dit qu'il ne suffit pas de quelques réformes pour changer ce monde, qu'il faut une transformation de paradigme, qu'il faut faire la Révolution. Je la regarde, elle a une petite trentaine, mon âge, elle pourrait être mignonne si elle s'arrangeait un peu. Elle porte un pull en serpillière et rentre les épaules histoire qu'on lui voit encore moins les seins. Ses cheveux sont ramassés en une queue de cheval filochieuse qui rappelle la crinière de Tapir-Montado-por-un-Dios-Extranjero que peignit le vieux Waak'an Chu après sa vision prémonitoire datée du 13 Cumku 9 Chicchan.

Je sens que la pétroleuse biche ma chaapka râpée et mon anoraak bleu ciel, qui lui parlent du mouiseux en moi, et de la recrue potentielle. « *Tu fais quoi ?* elle me

demande. – *Je suis précaire. Intermittent. Je fais de la recherche mais je ne suis pas payé pour ça.* » Elle est aux anges. Je pousse mon avantage. Je veux savoir comment c'est la vie de militant. Des vacances, oui, ça lui arrive d'en prendre. L'été dernier, elle a campé dans le jardin d'un copain près de Notre-Dame-des-Landes (aéroport contesté, *NdCh*), elle a mangé des légumes du potager et clouté des routes pour crever les pneus des flics, c'était chouette. Consommer ? Le moins possible. Elle me dégage la phrase du nègre du Surinam à Candide : « *C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe.* » Se gaver de MMS sur le dos de la sueur des ouvriers chinois, très peu pour elle. Elle ne comprend pas ma mine agacée, ni mes allusions au slip de Voltaire. Pas grave, elle est lancée. De toute façon, je relance. Des enfants ? Elle ne juge pas les gens qui en ont. Mais pour elle, *no way*, elle veut investir toute son énergie dans sa cause.

Ma sixième Juste. C'est dans la poche. Le monde me semble clair, les lendemains chantants. C'est alors que je pose la question de trop : « *Les choses sont simples, donc ?* »

Elle baisse les yeux, pique un fard. Oui. Non. Il y a des gens qui la font douter. Des gens comme Patrick. C'est qui Patrick ? Un mec avec qui elle a discuté en tractant. Un petit con de financier métrosexuel qui travaille pour un fonds de pension où il se fait un maximum d'argent. Il a investi dans un grand duplex rue du Buisson Saint Louis, chez les bonobos (bourgeois non bohèmes, *NdCh*). Il n'aime pas Belleville, il trouve que c'est sale, que c'est pouilleux ; mais c'est pratique pour se fournir en coke. Pas grave, le prix de l'immobilier finira par nettoyer le quartier. Ils n'auraient pas dû se rencontrer, elle Lorraine et lui Patrick. Il a pris son tract un peu par provocation. Ils n'avaient pas parlé depuis deux minutes qu'il lui sortait déjà : « *Plus je fais la Révolution, plus j'ai envie de faire l'amour.* » Quel con.

Bon voilà, ce type est l'horreur absolue même s'il est mignon (elle repique un fard). C'est un salaud. Et pourtant, en ce moment, il écrit des lettres pour une petite fille. Pour une petite fille qui a perdu sa poupée. Il a dit à cette petite fille que sa poupée était partie en voyage, et qu'il recevait d'elle des lettres. Ces lettres, il va les lui lire chez elle, la petite fille, c'est-à-dire chez sa mère, qui est la gardienne de l'immeuble de Patrick.

Elle, Lorraine, n'y croit pas.

Le soir même, je suis allé guetter le Patrick, à l'adresse que m'avait donnée Lorraine. Il est arrivé à 18h30, en semaine, ce qui fait tôt pour un financier. Il a dû penser aux devoirs de la petite, à son bain, aux ongles qu'il faut couper, au cartable du lendemain à préparer. Je blague. Gueule coupante, pas assez de menton, costard Arthur & Fox, la tache moutarde de la pochette. Il a tapoté le digicode d'une main sûre et nerveuse, je me suis coulé dans son sillage, il m'a coulé un regard mauvais. J'ai fait comme si je n'étais rien et ça a marché, il m'a cru. Il a frappé à la porte de la loge, on lui a ouvert. J'ai descendu le demi-étage que j'avais fait mine de monter. Sous la porte grillagée, il y avait une boîte aux lettres. Je me suis accroupi là et j'ai collé l'oreille. J'ai d'abord entendu la grosse voix bougonne de la gardienne, puis celle du Patrick, qui était coupante et pincée comme lui, et qui tirait dans l'aigu. Et les petits assentiments de la gamine qui tintaient par instants (et quelques soupirs d'aise).

« Prince Timi et moi nous nous sommes construit une petite cabane près de l'étang. Nous avons fabriqué nos meubles nous-mêmes, avec des pinces à linge et des pommes de pin. Si tu savais comme je suis contente ! Les fiançailles étaient très réussies, ma robe a fait des jalouses ! Nous avons décidé de nous marier l'année prochaine, dès que j'aurai 16 ans. Je t'embrasse une dernière fois, ma gentille petite fille. Je te souhaite d'être aussi heureuse que je le suis moi, même si je suis loin de toi. Tu resteras toujours dans mon cœur. »

J'ai senti du froid qui venait du dehors, je me suis serré dans mon anorak. J'ai dû rester étourdi un instant, les jambes coupées à cause de la position, le sang tourné. La porte de la loge s'est ouverte brusquement et la sale gueule à Patrick a paru. Il a cherché quelque chose dans la poche intérieure de son veston, une boîte à cigarettes, une Dunhill, une flamme. Je n'avais pas besoin de faire la tête de celui qui ne comprend pas. Il a souri et il m'a dit : *« J'ai toujours eu un faible pour les petites filles. »* Puis il m'a soufflé sa fumée au visage et il est sorti dans la rue, la porte a claqué toute seule.

Voilà qui ne risquerait pas d'arriver chez nous, où les petites filles n'ont en guise de poupée qu'un pouce qu'elles peinturlurent, et qu'elles risquent moins de perdre.

Je blague, bien sûr. Je t'embrasse.

Lettre 16. Chaak à son frère Kaach

18 décembre
12.19.19.17.17

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : toutes celles résultant de l'approche actionnelle en situation communicante, de J-20 à J-4

Invité spécial : Henri Michaux, *Un certain Plume*

Cher Kaach,

Ce n'est pas tout de lâcher le slip à Voltaire, il faut encore trouver du rechange. Hier, sans que je l'aie voulu, c'est Manchette J.-P. qui m'a repris à bras-le-corps. Je n'avais pas prévu d'être parlé par un excité pareil. Ça ne va pas du tout. Il voit le mal partout. Ce n'est pas avec ce genre de *Weltanschauung* que je trouverai les quatre Justes qui me manquent.

J'ai nettoyé le répertoire de Pangloss OS 17.8 et j'y ai entré un bouquin que m'a conseillé le libraire de Dire-Lyre, celui de la rue de Belleville. C'est le livre d'un homme paisible.

Comme je passais hier sur le boulevard, je fus étonné d'y voir une fresque de gens heureux sur la façade de Franco de Transports. C'était une fresque photographique. Celle-ci sourit à pleines dents en regardant quelque chose plaisante qu'on ne voit pas. Celui-ci n'est pas homme à se faire du souci ; il regarde vers le plafond de son bureau d'un air si crâne qu'il a replié ses mains derrière sa nuque et que ses coudes débordent presque du rectangle de l'image. Cette autre tient dans ses bras son enfant qui souffle des bulles de savon, et le soleil derrière les mordore. Tous sont tournés vers l'avenir avec confiance et sérénité. L'avenir se situe quelque part à droite.

J'entre et je demande à voir le responsable de cette entreprise qui apporte du bonheur à ses employés. On me sourit, comme il est naturel. On tarde toutefois à me répondre (tant on me sourit). Enfin, un jeune homme s'approche de moi et sur un ton de conciliabule, me donne rendez-vous à l'Abrazor, rue du Faubourg-du-

Temple, à l'heure de sa pause. C'est un jeune Mandchou. Il parle cependant sans aucun accent. Il possède une chevelure feuillue qui m'évoque celle du dieu Maïs. A peine m'a-t-il rejoint qu'il me dit qu'il est au syndicat SUD. Je le complimente sur le soleil de son beau pays. Je l'informe que je viens moi aussi de très loin. Il se penche vers moi : « *Ce n'est pas ce que vous croyez.* »

Il se penche un peu plus, son odeur n'est pas désagréable quoiqu'un peu blette. «*Ce n'est pas ce que vous croyez, vous dis-je. Franco de Transports ne rend pas ses employés heureux. C'est même tout le contraire depuis que l'entreprise a été privatisée. Elle ne pense plus qu'à faire du chiffre. Elle n'a que le mot flexibilité à la bouche. Elle déplace, sépare, délocalise, précarise, terrorise. Elle pousse les gens à bout. Il y a trois semaines, un transportiste s'est donné la mort en avalant des médicaments. Un mois avant, un cadre s'était pendu sur son lieu de travail. C'est affreux.* »

Je dis qu'en effet c'est affreux, qu'une mort inutile est toujours affreuse. Que si cet employé avait pris la peine de se mettre en quête d'un sacrificateur avant que de perdre la tête, il aurait eu le chef tranché et le cœur arraché. Que son sang aurait inondé le soleil hiérarchique sans manquer d'arroser l'humus subalterne.

Comme il fait un geste, je tempère son ardeur : tous les employés de Franco de Transports ne peuvent pas aspirer au sacrifice. C'est une dévotion qu'il faut refuser aux chargés de famille, y prétendraient-ils ; le renouvellement du sang est à ce prix. Mais lui, qui est jeune et en bonne santé, pourrait très bien prétendre à une cardiologie, cela ne serait nullement scandaleux.

La modestie de ces Mandchous ! Celui-ci proteste qu'on ne rassasie pas un chameau en le nourrissant à la cuillère, que ses camarades ont besoin de lui, qu'en outre son absence nuirait à la représentation des minorités visibles à Franco de Transports.

Il s'éclipse sans oublier de me laisser l'addition. Je ne lui en ai pas voulu. Je sais bien ce qu'il est, un honteux interne. Le pied de la lampe est le moins éclairé.

A l'heure tardive où je t'écris, je ne sais pas si un sudiste modeste peut être considéré comme un Juste, mais il fera sans doute un excellent réserviste.

Transmets mon bonjour aux frères Baarabo et P'oumapik.

Lettre 17. Chaak aux seigneurs de Calakmul

20 décembre
12.19.19.17.19

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources :

Jean Hatzfeld, *Une Saison de machettes*

Blaise Cendrars, *Les Pâques à New York*

Seigneurs,

Ce soir je pense à vous avec effroi. Le temps est presque accompli.

Hier, j'ai rencontré un Nubien rescapé d'un effroyable massacre qui a eu lieu il y a près de vingt ans dans un pays qui s'appelle le Rwanda. Je dis *vingt ans*, je ne dis plus *vingt tuns* comme l'on dit en yucatèque. A la fin je suis las de votre monde ancien. Pensez-en ce que vous voudrez.

Ce Nubien s'appelle Jean-Baptiste. Il est grand, élancé, de peau noire, il porte des habits blancs avec élégance. Il est triste et pourtant il semble sourire, on se sait pas par où. Il a des entailles profondes à la joue et au cou ; son pantalon est froncé au-dessus du pied droit, qu'il n'a plus ; il a posé sa béquille contre le rebord de la table du restaurant Kibungo, et je l'écoute en cherchant son regard, qu'il ne donne jamais.

Si Jean-Baptiste n'a pas péri sous les coups de machette, c'est parce qu'il a croisé le regard de l'homme qui voulait le tuer, que les autres tueurs se tenaient en retrait, que son tueur a pu le laisser pour mort sans s'exposer aux sarcasmes de ses camarades.

Imaginez, seigneurs, un royaume qui ressemble au vôtre sans s'y comparer. Rien de si vénérable ni mystérieux que votre jungle, mais un tableau plaisant de collines, de marigots et de forêts d'eucalyptus. Rien de si majestueux que vos tapirs à trois doigts, mais d'estimables vaches ankolè aux cornes comme des lyres. Les gonoleks et les touracos éclaboussent de couleurs aussi vives que les aras et les quetzals ; des bandes de singes talapoins se talochent dans les roseaux des marais.

C'est dans ce paradis vert, rouge écarlate, chocolat, tache-tache et jaune poussin, que l'un des deux peuples du Rwanda, les Hutus, a méticuleusement exterminé l'autre peuple, celui des Tutsis. Je ne veux pas dire les choses tout en mal : une majorité de Hutus féroces a d'abord liquidé une minorité de Hutus prudents avant de massacrer le peuple tutsi.

Jean-Baptiste est tutsi. Ses mots ne sont pas les vôtres. Je m'efforce de vous les rendre. Et je vous glisse mes prières.

« Pourquoi les Hutus ont-ils massacré les Tutsis ?

– Parce que leur roi et leurs prêtres le leur avaient ordonné. Les Hutus convoitaient nos richesses, surtout nos élevages de vaches ankolé.

– C'est tout ce qu'ils vous enviaient ?

– Non, sans quoi on n'y comprendrait rien. Ils enviaient notre allure déliée et la longueur de nos mains, de nos phalanges, phalanges et phalanges.

– Ce massacre est-il comparable au massacre des Innocents que m'a raconté mon premier Juste et ami sur Terre, Pierre Bauduzet ?

– Ce fut pire. Ils n'ont pas seulement tué les nouveaux-nés, mais aussi les enfants sevrés, les hommes, les femmes, les vieilles mamans et les vieux papas. Tout le monde.

– Qui a réalisé ce massacre ? Des soldats ?

– Non, même si des soldats et des miliciens ont donné des instructions et des conseils. La plupart des tueurs étaient des cultivateurs. Il se sont servis de leur machette, avec laquelle ils ont grandi, coupé des bananes et du maïs.

– Connaissaient-ils leurs victimes ?

– Ils nous connaissaient, nous les connaissions. Nous étions tous des avoisinants. Nous chantions ensemble à la chorale de l'église, nous jouions ensemble dans les mêmes équipes de football.

– Les Hutus avaient-ils des différends à régler ?

– Non, la plupart ne s'étaient jamais disputés avec leurs voisins tutsis pour des questions de terres, de récoltes ou de coucheries.

– Ont-ils épargné des vies ?

– Très rarement. La première règle était de nous tuer tous. La seconde règle était qu'il n'y avait pas d'autre règle que la première. Ils ont dit que notre attitude

craintive les avait aidés à nous frapper, qu'il est plus tentant de tuer une chèvre bêlante et tremblante qu'une chèvre fougueuse et sauteuse.

- Pourquoi n'ont-ils pas eu de pitié ?
- Leurs chefs leur avaient mis dans la tête, depuis des années, que nous étions des cancrelats.

Seigneurs, ayez pitié des captifs de Tikal.

Laissez-leur les dents dans la bouche et le cœur dans la poitrine.

Laissez-leur leurs parures d'aras, leurs pectoraux dignitaires et leurs bracelets à sept rangs.

- Le sang des victimes n'a-t-il pas épouvanté les tueurs ?
- Certains, qui n'avaient jamais tué même un poulet, ont été surpris par la vitesse de la mort. Au début, ils ont frappé sans regarder, ont ressenti l'effort mais pas la mort. Ils n'ont trouvé aucune peine personnelle dans le brouhaha. Ils ont découvert qu'un homme, c'est comme un animal, on le tranche sur la tête ou sur le cou, il s'abat de soi. Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble. Ils ont dit encore : plus on coupait, plus ça nous devenait naïf de couper. On a commencé, on s'est accoutumés, on s'est contentés. Certains les ont vu revenir avec des visages fatigués mais riants, s'envoyant des rigolades comme dans les saisons de pleine récolte.
- Et leurs femmes ? Les femmes ont parfois plus de bonté.
- La plupart ont été satisfaites d'améliorer l'ordinaire des haricots et de la bouillie de manioc, de manger de la viande le matin et le soir à cœur joie. Je n'ai pas entendu rapporter le cas d'une femme qui aurait marmonné contre son mari. En outre, elles pesaient les butins, comparaient les pillages. L'envie les brûlait.
- Les hommes ont-ils révélé dans ces circonstances une nature particulièrement mauvaise ?
- Pas particulièrement. Les tueurs au bon cœur ont accepté plus tard de se confesser. Les tueurs au cœur dur se sont murés dans le silence. Les tueurs au bon

cœur étaient légion, les cœurs durs une minorité. Tous ont fait leur travail consciencieusement.

– C'était un travail pour eux ?

– Pendant les tueries, personne n'a jamais demandé la permission d'aller débroussailler sa parcelle, même une demi-journée.

Seigneurs, ne les saisissez pas aux cheveux.

Ne les tordez pas avec des cordes.

Ne les tuez pas par la mort.

– Si ces Hutus n'avaient pas massacré, auraient-ils été massacrés par les soldats de leur roi ?

– Mentir sur les résultats ou resquiller pouvait leur coûter jusqu'à un pack de bières. Ils pouvaient aussi se faire réprimander par leur épouse ou leurs enfants.

– Ne craignaient-ils pas un châtement, plus tard, de la justice des humains ?

– Les instructeurs de la tuerie leur avaient assuré que l'acte serait total et sans conséquences fâcheuses. Ils avaient été convenablement sensibilisés, poussés et tirés ; ils s'étaient sentis apaisés et rassérénés.

– Ceux qui craignaient leurs dieux, avaient-ils cessé de les craindre ?

– La plupart avaient jugé qu'ils pouvaient désormais se débrouiller sans Dieu. A preuve, ils tuaient même le dimanche sans s'en apercevoir.

– Y en a-t-il eu au moins quelques-uns qui se seraient comportés en Justes ?

– Ils ont été aussi rares que ceux qui ont senti quelquefois de la pitié, et on en a perdu la trace.

– Vivent-ils de nouveau ensemble, les Hutus et les Tutsis ?

– Moi je ne retournerai jamais dans mon pays. Une amie très pieuse m'a écrit il y a quelques années : maintenant, à l'église, les coupables et les victimes se serrent les épaules sur la première ligne des prieurs comme s'ils avaient oublié. Moins les gens se portent des yeux d'entente et d'entraide les uns sur les autres, plus ils regardent les figures religieuses avec amour sur les murs. »

Seigneurs, je suis tout seul et j'ai la fièvre.

Seigneurs, je ferme les yeux et je claque des dents.

Je suis trop seul. J'ai froid. Je vous appelle.

Je ne pense plus à Vous. Je ne pense plus à Vous.

Lettre 18. Chaak à son frère Kaach

21 décembre 2012

13.0.0.0.1

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : tous les énoncés performatifs recueillis depuis J-20, dans le réel bellevillois et dans les livres universels

Invitée spéciale : Marguerite Duras, *Le Camion*

Cher frère,

Ça ne va pas brillant brillant. J'ai rompu hier avec les Vieux de Calakmul et tout leur sanguinaire tralala. J'ai depuis le récit du tutsi Jean-Baptiste la tristesse et la méfiance au cœur. C'est bien pire que ce que me disait le gars Jojo: quand on est plus de quatre on est une bande de cons. Une meute de loups, oui! En temps de guerre c'est pire mais en temps de paix ça se passe pareil, piteusement, en douce. Même si le Terrien voulait être bon, il serait aspiré par la pesanteur, rabattu du caquet, contraint d'être un salaud ordinaire, comme n'importe quel nullard +1 de l'entreprise Franco de Transport.

Je suis retourné voir Pierre Bauduzet, mon premier Juste, l'évangéliste. Je lui ai dit sans lui dire qu'il fallait que j'en trouve quatre autres des comme lui, et fissa que ça saute, et demandé si des fois il ne connaîtrait pas un coin à Justes, qu'il voudrait bien partager avec moi. Je commence à le connaître mon Bauduzet, et les mots qui lui font de l'effet. Partager, ça l'a touché au point G comme Grandeur d'Âme. Il a tassé un dernier carton de croquettes pour pauvres dans sa camionnette toute pourrie, a refermé la portière, et m'a raconté l'histoire du Chambon-sur-Lignon.

Laisse-moi te cadrer ça: avant le génocide des Tutsis, il y en a eu un autre, celui des souris juives par les chats nazis, comme le raconte un dessinateur souris dans un codex que j'ai déplié à la librairie Dire-Lyre. Pendant ce génocide, qui a eu lieu dans le cadre d'une guerre qui a tenu toutes ses promesses, un village protestant,

sous la conduite d'un pasteur, a sauvé énormément de Juifs: 3500 pour 9000 habitants. D'où forcément un paquet de Justes.

Que faudrait-il pour que Belleville soit comme Chambon? demandai-je avec emportement à l'évangéliste. Bauduzet me mit un doigt sur la poitrine. Primo, dit-il, Chambon était un refuge naturel; il faut de la montagne, du hameau sauvage, des forêts opaques, un long hiver qui décourage l'ennemi. Je vis derrière Pierre Bauduzet l'auréole de la foule moutonnante, les immeubles en troupeau, et les trottoirs jonchés de crachats encore chauds. Il faut deuzio une tradition d'accueil et de villégiature; Chambon était plein de minots de mineurs qui venaient prendre l'air pur pendant les vacances, et d'enfants de Lyon ou de Saint-Etienne placés en nourrice. Je regardai les façades aveugles de cette rue de la Cruche-au-Prince, et il me sembla qu'elles lui tournaient le dos exprès, à la rue, tant elle était laide. Troizio, les protestants de Chambon, grands lecteurs de l'Ancien Testament, éprouvaient un profond respect pour les Juifs. Le nom d'Israël retentissait chaque dimanche dans les temples. Je repensai à l'islamiste féroce qui avait tué des enfants dans une école juive quelques mois auparavant, et je baissai la tête.

Pierre Bauduzet m'envoya un bon regard désolé et reprit sa route.

Découragé, j'allai m'asseoir à l'angle de la rue Cruche-au-Prince et de la rue Mauresque sur une chaise laissée libre par un dealer.

La chaise craqua et je me retrouvai par terre. « *Que le monde aille à sa perte, c'est la seule politique* », pensai-je tandis qu'un semi-remorque Berliet me crachait sa fumée à la figure.

Mais un homme arrive et me tend la main. Il me regarde avec des yeux de homard ébouillanté. Il a des sourcils explosants comme des gerbes de sisal et une crinière qui darde comme un ardent buisson.

« *Ça par exemple, par exemple* », marmonne-t-il en détaillant ma déconfite face. Je baisse les yeux avec modestie et remarque que sa chaussette gauche est chocolat tandis que la droite est citron.

« *Vous êtes un aristocrate maya de la période classique !* », péremptoire-t-il. J'en conviens. Il se présente: Denis Proskouriakoff, mayaniste, chargé de recherche première classe au département Archéologie des Amériques du CNRS, responsable du programme Mananamaya et co-responsable de l'UER Tipulicalitza.

« *Chaak* », abrégé-je.

Denis veut tout savoir : comment je suis arrivé là; pourquoi je n'ai pas disparu; si j'ai fait bon voyage; si je suis venu annoncer la fin du monde.

Je lui réponds que je suis au contraire venu sauver le monde, si du moins il a l'obligeance de me lâcher le bras.

Il ne me lâche pas le bras.

Nous voici chez lui. C'est un peu comme chez Pierre Bauduzet, on a l'impression qu'il a élu domicile dans un caleçon à rayures – sans doute une manie de vieux garçon. Ici, des cascades de codex font ployer les étagères; sur un mur, des masques funéraires en jade et des têtes sculptées de K'inich Ajaw; et dans une vitrine, des bibelots navrants comme ceux que maman a mis dans le salon – un Buluc à tête de salière, et une Ixtab en linceul de pétales de coquillages spondyles. M'ayant calé dans un fauteuil de sisal tressé et mis dans les mains un bol fumant de pinole, le professeur Proskouriakoff revint à la charge. Et je lui racontai tout.

Comment, il y a de cela deux tuns, huit uinals et dix-huit kins, nos prêtres avaient organisé un grand concours pour désigner le plus valeureux des guerrier mayas, lequel serait envoyé dans un lointain royaume pour y capturer dix allochtones. Comment mon jumeau Kaach, c'est-à-dire toi, et moi-même, étions restés tous les deux en lice dans la dernière épreuve, et comment je l'avais emporté comme à l'habitude, d'un cheveu mais d'une épaisseur suffisante. Comment, avant mon départ, les grands prêtres m'avaient révélé le secret des secrets: que nous, les Mayas, avons été transportés sur cette planète CoRoT 7D par une civilisation supérieure, celles des Toltochimèques, désireux de créer un parc d'attractions interplanétaire sur le thème des civilisations disparues. Que sans le savoir, nous étions observés, à travers des sortes de vitres virtuelles, par des touristes intergalactiques qui pour le prix d'un paquet all inclusive se feraient dans la même semaine les Gaulois, les Egyptiens et les Mésopotamiens.

« *Par Exemple ! s'agita le professeur. Par les mannes d'Ah Mun !* »

« *Que son nom soit loué* », approuvai-je. Voilà la clé du mystère de notre disparition entre les VIIIe et XIe siècles après Jésus-Christ. Les Toltochimèques laissèrent à nos ancêtres quelques jours pour organiser leur départ. D'où les offrandes d'abandon

retrouvées dans nos temples, d'où les villes laissées en bon ordre, sans trace de panique ni de catastrophe.

Les conflits entre cités-États, les sécheresses accablantes, l'épuisement des terres cultivées, l'excès de déforestation pour fabriquer le stuc de nos monuments... tout cela était bien imaginé, professeur... bien imaginé.

« Par Exemple ! tempêta Proskouriakoff. Par la corne de Kukulkan ! »

« Et par son saint crâne, prolongeai-je. Il y a deux tuns, sept uinals et dix-huit kins, je fus embarqué dans le vaisseau spatial Vucub Caquix avec la mission non pas de capturer dix allochtones, mais de trouver dix Justes qui sauveraient le monde... votre monde... avant le 21 décembre 2012 à minuit... dans quelques heures donc. »

« Que Cabracan me les croque ! », tonna Proskouriakoff comme je m'extirpais de son fauteuil en sisal. « Attendez ! Ne partez pas ! Je veux savoir des choses ! J'ai passé ma vie à vous étudier, moi ! Vos glyphonages ! Vos stucs ! Vos trucs ! Vos rognures et vos machins ! J'ai le droit de savoir ! »

Je me retournai sur le seuil de sa porte.

« Ah, hum... euh... tonnerre... ah ça par exemple!... comment dirais-je ? »

Je fis mine de partir.

« Vos monuments ! Vos monuments ! Quand les visitait-on ? »

Je dévalai l'escalier. Il me restait quelques heures.

Lettre 19. Chaak à son frère Kaach

22 décembre 2012

13.0.0.0.1

Compositeur de textes : Pangloss OS 17.8

Sources : tous les énoncés performatifs recueillis depuis J-20, dans le réel bellevillois comme dans les livres universels

Invités spéciaux : Apollinaire G., Racine J., Téléphone, de Nerval G.

Cher Kaach,

Je ne voudrais pas me la péter outrancièrement, mais c'est quand même grâce à moi que le monde a été sauvé. Bien sûr, personne ne m'en est reconnaissant. Ça me rappelle cette reproduction d'un tableau que m'a montré le dirlo de la librairie Dire-Lyre. On y voit au premier plan un paysan qui laboure, un cheval qui descend, des moutons qui vaquent, et un couillon de berger qui regarde vers le ciel alors que dans son dos et dans la mer, Icare boit la tasse ; on voit une jambe qui pédale au point d'écume, on devine que c'est peint à l'instant T.

Voilà, je me sens pareil, inutile et oublié. Je vais quand même te raconter, je ne connais pas de mélancolie si aiguë qu'une bonne histoire ne parvienne à la dissiper.

En sortant hier de chez le professeur Proskouriakoff, ma décision était prise. Puisque je n'avais pas réussi à trouver les dix Justes qui sauveraient le monde, j'allais jouer la partie pour le tout : j'allais offrir mon sang pour éviter que ne coule le sang des humains ; j'allais descendre au Royaume des morts m'ouvrir le ventre avec mon couteau d'obsidienne, en espérant par ce geste frapper de pitié les décideurs de l'Apocalypse.

J'avais repéré depuis longtemps l'entrée de l'infra-monde. Elle se situe sur le boulevard de Belleville, entre le cabaret Le Zèbre et la mosquée Abou Bakr As

Saddiq, sur le terre-plein central. Deux mantes qui se font face, debout, molles, terribles, en gardent l'accès. Il n'est pas impossible que d'autres entrées existent ailleurs qu'à Belleville. Mais celle-ci est à coup sûr la voie royale. Son nom le dit assez : Couronnes. Il était quatre heures et demie de l'après-midi. Je jetai un dernier regard à Soleil Cou Coupé, qui agonisait dans le crachat huitreux du ciel parisien, et magnai sans trop mollir mon popotin vers le Métropolitain.

J'eus à franchir un premier obstacle : tous les Morts possédaient un petit carton d'accréditation qu'ils introduisaient dans une machine, laquelle, dans un fracas de tourniquet, les autorisait à passer. J'avisai un mauvais garçon qui sifflotait mains dans les poches et me collai à lui : le regard qu'il me jeta me fit baisser les yeux de honte, mais enfin, j'étais dans la place.

Je m'enfonçai dans un boyau de la Bête et entendis bientôt un bruit de dispute. Deux fillettes coiffées d'une natte et vêtues d'un jupon se disputaient une poupée blonde, chacune revendiquant la légitime et exclusive propriété de l'objet. Je sortis mon couteau d'obsidienne pour les mettre d'accord. L'une d'elle s'écria : « *Non, gadjo, donne-lui la poupée, ne la coupe pas en deux !* » tandis que l'autre s'obstinait : « *Elle ne sera ni à toi ni à moi. Coupe, gadjo !* » Je rengainai mon couteau, donnai la poupée à la première et poursuivis ma route, très fier de mon intervention.

Au bout du boyau, j'arrivai sur un trottoir où des Morts attendaient d'être transportés. Leur nombre était comme le sable de la mer. Bientôt, un énorme serpent arriva dans un mugissement affreux. Il était évidé. J'entrai et m'accrochai à une sorte de grosse arête. Le serpent repartit. Je regardai les Morts ; la lumière étale et forte semblait conçue pour que pas un ne puisse dissimuler ses actions mauvaises ; ils dodelinaient, mélancoliques, absorbés, comme s'ils découvraient et comprenaient enfin la vie qui s'était écrite en-dedans et par derrière eux.

Je changeai à Place-de-Clichy, pris la 13 et arrivai à Champs-Élysées.

Comme j'agrippais dans ma poche le manche de mon couteau, une vieille femme m'arrêta. Son visage était ridé comme le pruneau, et son habit noir comme la datte. Elle prit ma main, passa sur ma paume un doigt sûr, et diagnostiqua d'un ton ferme : « *Ton heure n'est pas venue.* »

Juge de ma stupéfaction. Comment pouvait-elle savoir ? Je la regardai plus attentivement ; elle était aveugle. « *Mais enfin... ma mission... les quatre Justes... j'ai échoué !* »

« *Les derniers ne seront-ils pas les premiers ?* », mâchonna la vieille.

Non, certes, à bien y réfléchir le syndicaliste de Franco de Transport méritait une promotion. Le professeur Proskouriakoff pouvait prétendre à mieux qu'à une médaille de bronze du CNRS. Et en effet, dans ce lascar qui *tenait* les murs de sa cité, comment n'avais-je pas reconnu l'un des trente-six justes cachés, Lamed Vav Tsadikim qui *soutiennent* le monde ?

Mais il en manquait obstinément un dixième.

« *N'as-tu pas un cœur qui sait écouter, gadjo ? N'as-tu pas montré de l'intelligence pour rendre la justice ?* »

Comme je me dandinais d'un pied sur l'autre, la vieille s'impacenta : « *Tu es encore aveugle. Apprends à regarder, et alors tu verras.* » Et elle disparut.

Je demeurai longtemps errant dans ses arrêts. Qu'avait voulu dire la vieille ?

A ce moment, un autre serpent de fer arriva en grand charroi sur le trottoir d'en face. Quand il s'immobilisa, je vis le reflet de mon visage dans la peau-de-l'eau de la vitre. Je tressaillis. Mais non. Je ne pouvais pas me dire Juste moi-même, sous peine de ne plus l'être.

Je décidai d'aller prendre l'air et m'engageai dans un boyau de sortie. A peine avais-je fait quelques pas que je tombai sur une statue vivante, debout sur un socle où l'on pouvait lire : « *I want you for U.S. Army* ». L'homme-statue était coiffé d'un chapeau étoilé et vêtu d'une riding-coat bleu nuit. Il pointait un doigt vers moi. Il me fit un clin d'œil. Je tressautis.

Troublé, je repris mon chemin à grands pas. Dans un coude formé par le boyau juste avant la sortie, un chanteur époumonnait une mélodie très ancienne et très tendre, avec ces trilles chevrotants que font si bien valoir les voix jeunes. La chanson datait d'avant l'ère de l'éther-sphère, et les paroles disaient : « *Ça, ça c'est vraiment toi ! Ça se sent que c'est toi, ça se sent !* »

Mais oui, mais oui, bondis-je de joie. J'étais le dixième Juste, et le monde était sauvé !

J'étais dehors. La nuit était tombée mais tout rutilait. Les trottoirs étaient larges, les avenues élégantes, les tissus plus fins, les parfums légers, le vent coulis. J'étais arrivé sur l'île des Bienheureux. La vie n'était plus comme au Secours évangélique de Belleville une quiche automnale aux légumes anciens, mais un suprême de homard au grué de cacao et à la fleur de sel.

Cela est bien dit, convins-je en mon for, mais si tout ce champagne n'était que de la poudre d'Espelette ? Si tout cela n'était qu'un spectacle pour des touristes spatiaux qui observeraient ces Bienheureux à travers des vitres virtuelles ? Si les Champs-Élysées n'étaient qu'un *spot* sur la route d'un *trek all inclusive* dans des civilisations disparues ? Si les Toltochimèques refaisaient aux Terriens le coup qu'ils avaient fait aux Mayas ?

J'ai traversé l'avenue et suis entré au Grand Palais, qui raconte à travers 190 pièces uniques notre essor, notre apogée et notre déclin après l'arrivée des conquistadors espagnols en 1524 après J.-C. J'en ai appris de belles. Je te le raconterai dans une prochaine. *Vale*, petit père.

José Bernard CORTEGGIANI
bernardcorte26@gmail.com
06 78 02 11 61

Journaliste, auteur et réalisateur

Depuis début 2010, développement de Radio Sures, webradio de documentaires et de créations sonores en espagnol, avec le soutien de la Mairie de Madrid.

Producteur occasionnel à France Culture (*Les Pieds sur terre, Sur les docks*).

De 2005 à 2009, correspondant au Mexique et en Bolivie pour des médias français (*Libération, Le Point, RFI, France 24, AFP TV...*) Professeur de cinéma documentaire à l'école nationale de cinéma de Mexico (CCC).

De 1997 à 2005, réalisateur de film documentaires, parmi lesquels *La Tribu Akbal* (Cinéma du Réel, Paris), *Perlita* (coproduction ARTE) et *Mes 15 ans* (festival de Biarritz).

De 1990 à 1997, critique de cinéma, de théâtre et de télévision pour *Libération, Télérama, Les Inrockuptibles*. Secrétaire de rédaction à *La Croix* et à *Libération*.

Etudes : maîtrise de lettres modernes et diplôme du Centre de formation de journalistes (CFJ, Paris)

